Dettes Intimes

Richart Geys

Dettes Intimes :

Chapitre un : Corinne.

Corinne avait passé son enfance dans une grande demeure bourgeoise de Saint-Germain-en-Laye. L'élégance discrète des lieux reflétait une certaine stabilité. La façade en pierre claire donnait sur une rue calme du quartier BelAir, non loin du château. La maison comptait trois niveaux, un petit jardin à l'arrière où fleurissaient des hortensias bleus, et une atmosphère feutrée où les habitudes semblaient solidement ancrées. Les Dubois-Mercier appartenaient à ce milieu intellectuel attaché aux discussions prolongées et à la confiance dans les institutions.

Édouard Dubois-Mercier, le père de Corinne, enseignait la littérature comparée à Paris-Nanterre. Il avait cinquante-trois ans, les tempes grisonnantes, toujours soigné. Il appréciait particulièrement les poètes allemands du romantisme et les symbolistes français. Le soir, il se retirait dans son bureau rempli d'ouvrages, préparant ses cours ou rédigeant des articles pour des revues spécialisées. Corinne appréciait sa bienveillance et son enthousiasme sincère devant la poésie et la littérature, dont il parlait chaque fois avec fraîcheur.

Sa mère, Daphné, offrait un contraste marqué. Inspectrice à la police judiciaire, elle s'était affirmée dans cet univers masculin par son engagement et sa détermination. À quarante-neuf ans, elle conservait une allure sportive et un regard attentif, signes de ses années passées sur le terrain. Souvent, elle rentrait tard, fatiguée, mais prenait toujours le temps de partager un thé avec sa fille. C'était un moment à elles, propice aux confidences ou aux silences, selon les jours.

Fille unique, Corinne avait reçu beaucoup d'attention, sans jamais être spécialement favorisée. Ses parents tenaient à lui transmettre le sens des valeurs, l'effort et l'importance de l'écoute.

À dix-huit ans, Corinne possédait une beauté naturelle, sans recours au maquillage. Grande et élancée, elle avait une allure sportive et féminine. Ses cheveux bruns tombaient jusqu'au milieu du dos, entourant un visage fin aux traits presque aristocratiques, animé par deux yeux noirs sombres et profonds toujours en mouvement. Un nez légèrement retroussé lui donnait un air malicieux, contrastant avec le

sérieux dont elle savait faire preuve. Sa silhouette harmonieuse témoignait de la pratique régulière du sport : hanches arrondies, taille fine, épaules délicates, poitrine haute et ferme, bras et jambes dessinés. Elle ne se maquillait jamais, n'en voyant pas l'utilité. Ses cils noirs encadraient un regard profond, ses lèvres étaient d'un rouge discret. Pour s'habiller, elle choisissait la simplicité et le confort.

Corinne suivait sa deuxième année de licence de chimie à l'université de Cergy-Pontoise, ayant sauté une classe en primaire. Depuis l'enfance, elle s'intéressait au fonctionnement des choses, appréciait la rigueur des protocoles et la beauté des formules. La chimie lui apportait ce mélange de discipline et de créativité qui la fascinait.

Ses résultats étaient excellents et elle donnait l'impression de progresser sans effort, portée par une véritable passion.

À la fac, elle s'était rapprochée d'Inès, une étudiante sérieuse et réservée, d'origine marocaine, qui ambitionnait de reprendre la pharmacie familiale à Argenteuil. Toutes deux formaient un duo efficace : Inès apportait méthode et patience, Corinne intuition et vivacité. Elles passaient beaucoup de temps à la bibliothèque, travaillaient ensemble sur les exercices complexes, et leur amitié reposait sur la confiance et des valeurs partagées.

Corinne se confiait surtout à Inès. Elle lui parlait de ses petites préoccupations, de ses doutes sur l'avenir ou des professeurs qui l'agaçaient. Elles déjeunaient régulièrement au restaurant universitaire, échangeaient sur les cours et leurs projets respectifs. Inès admirait la facilité de Corinne à assimiler les notions difficiles, tandis que Corinne appréciait la rigueur de son amie.

En dehors des études, Corinne pratiquait le karaté depuis l'enfance. Cette discipline lui avait appris la maîtrise de soi et la patience. Elle en parlait rarement, l'envisageant davantage comme une activité formatrice que comme une passion.

Le week-end, lorsqu'elle ne révisait pas, elle aimait marcher dans la forêt de Saint-Germain. Elle connaissait parfaitement les sentiers, des abords de l'Étoile de la Croix de Noailles aux étangs de la Ceinture Verte. Souvent, elle y allait seule, écoutant de la musique sur son walkman attaché à la ceinture. Ces promenades lui permettaient de se détendre et de faire le point.

Parfois, elle montait jusqu'à la terrasse du château pour observer

Paris à l'horizon. Assise sur un banc, elle contemplait la ville et s'interrogeait sur l'avenir. Elle évitait de trop anticiper, préférant garder l'esprit ouvert sur les possibilités : poursuivre en master, s'orienter vers la chimie pharmaceutique ou environnementale, voyager peut-être.

Sa vie sociale demeurait discrète. En dehors d'Inès, elle retrouvait à l'occasion quelques camarades pour travailler ou sortir. Elle aimait les moments calmes, les dîners ou les séances de cinéma, et n'était pas attirée par les soirées animées. Elle consommait peu d'alcool et n'avait jamais essayé de substances illicites, par choix et par prudence.

Au lycée, elle avait connu quelques débuts d'histoires, sans attachement durable. Elle trouvait souvent les garçons de son âge peu matures et ne recherchait pas à tout prix une relation. Sa mère lui rappelait de prendre son temps, ce qui lui convenait parfaitement.

Ses relations avec ses parents étaient bonnes, bien qu'elle ressente parfois le besoin de s'affirmer et de s'éloigner un peu. Elle envisageait de prendre un studio l'année suivante, à Cergy ou à Paris selon les opportunités. Daphné et Édouard l'encourageaient à devenir indépendante, tout en lui laissant la porte ouverte.

Les dîners du dimanche soir étaient une tradition chez eux. Édouard cuisinait, Daphné mettait la table, puis ils se retrouvaient pour échanger longuement. Ils abordaient tous les sujets : actualité, livres, événements du quotidien, soucis divers. Corinne appréciait ces moments. Chacun prenait la parole, on échangeait des avis, parfois avec énergie, mais cela ne dégénérait jamais.

Sa mère évoquait parfois son métier. Corinne écoutait attentivement, intriguée par les récits sur la complexité humaine. Daphné avait été confrontée à bien des situations difficiles au fil du temps. Pourtant, elle conservait l'idée que la justice et les institutions restaient importantes. Elle expliquait à Corinne que le mal n'était pas simple — qu'il existait souvent, derrière certains actes, une histoire de souffrance ou un contexte difficile. Ce n'était pas une justification, précisait-elle, mais cela permettait de mieux saisir les choses.

Souvent, Corinne réfléchissait après ces conversations. Elle se demandait pourquoi certains finissaient par franchir une limite, et d'autres non, alors qu'ils avaient connu les mêmes obstacles ou tentations. Était-ce une question de force intérieure, d'éducation, de rencontres ? La frontière lui semblait ténue, incertaine. Elle savait qu'elle avait beaucoup de chance : des parents présents, attentionnés,

rien ne lui manquait.

Sa vie ressemblait à celle de beaucoup d'étudiantes de son âge et de son milieu. Elle menait une existence tranquille, stable, prometteuse. Les journées s'écoulaient entre les cours, le sport, les repas partagés, les promenades. Elle était sereine, sans trop se poser de questions. L'avenir lui paraissait simple, paisible, comme si rien de grave ne pouvait arriver.

Elle allait bientôt avoir dix-huit ans. Ses parents prévoyaient un dîner avec quelques proches, une fête discrète. Corinne attendait avec plaisir cette soirée, heureuse de retrouver des cousins qu'elle voyait rarement, contente de rompre avec la routine. Elle ne se doutait pas que cette nuit-là allait tout changer. Qu'ensuite, tout serait différent. Que celle qu'elle avait été laisserait place à une autre, qu'elle n'aurait jamais imaginée devenir.

Pour l'instant, elle souriait, aidait sa mère à préparer les courses, discutait du menu avec son père, choisissait une robe avec Inès. Pour l'instant, elle restait cette jeune femme sûre d'elle, convaincue de connaître sa place. Cette période d'insouciance tenait encore, mais plus pour longtemps. Dans quelques jours, tout allait se briser et rien ne permettrait de revenir en arrière.

Chapitre 2 : Cassure.

Ils avaient consacré près de deux semaines à organiser la soirée. Daphné et Édouard tenaient à célébrer dignement les dix-neuf ans de leur fille, mais souhaitaient rester dans la simplicité. Ils envisageaient un repas familial, convivial, entourés de quelques proches. Édouard et Corinne avaient établi la liste des invités avec minutie : l'oncle Michel, tante Nathalie et leurs trois enfants, deux d'entre eux étant proches de l'âge de Corinne, tante Sylvie et son mari Patrick, une collègue de Claire, trois amis d'Édouard de l'université qui connaissaient Corinne depuis longtemps, sans oublier Inès. Au total, ils s'attendaient à une quinzaine de convives, voire davantage si certains cousins venaient accompagnés.

La maison se prêtait à ce type de réunion. Le jardin permettait d'installer une table assez grande. À la mi-juin, les soirées étaient longues et agréables. Claire avait sorti la nappe blanche réservée aux occasions spéciales. Ils avaient suspendu quelques guirlandes lumineuses dans le tilleul du fond pour créer une ambiance festive.

Corinne avait participé aux préparatifs. Elle avait aidé son père à disposer le buffet de l'apéritif, puis avait choisi une robe noire, simple et sobre, avec Inès. La veille, elles avaient passé l'après-midi ensemble à confectionner des verrines et des amuse-bouche, tout en échangeant des histoires. Inès parlait de sa famille, et Corinne riait de bon cœur.

Le samedi, en fin de journée, les premiers invités étaient arrivés. Michel et sa famille étaient venus vers six heures, apportant des cadeaux et une tarte aux fraises. Leurs enfants, Mathieu, vingt et un ans, Clémentine, dix-huit ans, et Julien, quinze ans, avaient salué Corinne, un peu timidement, comme des cousins qui se retrouvent rarement. Sylvie et Patrick étaient arrivés peu après, un bouquet de pivoines et une bouteille à la main.

Bernard, le collègue de Claire, avait fait son entrée peu après, la cinquantaine, affable et toujours partant pour évoquer son quotidien aux stups. Ensuite, les trois amis d'Édouard étaient arrivés ensemble, fidèles à leur habitude. Philippe, Jean-Marc et Stéphane, inséparables depuis l'époque de la Sorbonne, enseignaient désormais dans différentes universités parisiennes. Ils se retrouvaient régulièrement pour discuter autour d'un verre et, ce soir-là, ils revoyaient également Corinne, qu'ils connaissaient depuis l'enfance.

Inès était arrivée vers dix-neuf heures, un peu tendue. L'atmosphère feutrée ne lui ressemblait guère ; elle venait d'un autre milieu. Corinne s'était aussitôt occupée d'elle, l'avait présentée aux invités, veillant à ce qu'elle ne se sente pas isolée. Toutes deux s'étaient installées dans un coin du jardin, avec Mathieu et Clémentine, déjà absorbés par leurs téléphones, peu attentifs à ce qui se passait.

Aux environs de vingt heures, tous les invités étaient présents. Les adultes s'étaient rassemblés autour de la table, un verre de champagne à la main, discutant vivement de la réforme universitaire. Les plus jeunes, eux, formaient un petit groupe sur les marches de la terrasse, évoquant leurs études et leurs projets pour l'été. Le jazz manouche flottait doucement en fond sonore.

Corinne allait d'un groupe à l'autre, heureuse de retrouver chacun. Elle écoutait les débats de son père et de ses amis, riait aux plaisanteries de l'oncle Patrick, surveillait Inès qui paraissait peu à peu plus à l'aise. Sa robe noire mettait en valeur ses cheveux bruns, lâchés sur ses épaules.

Édouard avait passé la journée à cuisiner : un gigot d'agneau aux herbes, un gratin dauphinois fondant, une salade généreuse, des

fromages soigneusement choisis. Pour le dessert, il avait préparé un immense fraisier la veille, suivant la recette à la lettre. Le champagne ouvrait le repas, suivi de vin rouge avec le gigot, puis un peu de Sauternes au moment du dessert.

À vingt-deux heures, tous avaient pris place à table. Les conversations se poursuivaient, ponctuées de rires et de souvenirs. Tante Sylvie avait ressorti des anecdotes sur l'enfance de Daphné, qui avait feint d'en être embarrassée. L'oncle Michel avait évoqué quelques épisodes de la jeunesse d'Édouard, ce qui avait amusé l'assemblée. Bernard, de son côté, avait lancé une discussion sur les méthodes d'enquête policière, captivant l'auditoire, tandis que les amis d'Édouard revenaient sur la réforme de l'enseignement supérieur.

Corinne écoutait, souriait, intervenait discrètement. Elle alternait calmement entre vin rouge et eau. À sa gauche, Inès grignotait en silence, encore un peu impressionnée. À sa droite, Mathieu restait fixé sur son téléphone, peu intéressé par les échanges.

Vers vingt-trois heures, le gâteau avait été apporté. Corinne avait fermé les yeux pour formuler un vœu avant de couper les parts, sous les applaudissements. Le fraisier avait disparu en quelques minutes. Les compliments avaient fusé à l'adresse d'Édouard. Daphné avait levé son verre, adressant à sa fille quelques mots simples sur la fierté d'être ses parents, ce qui avait ému Corinne.

La soirée s'était poursuivie paisiblement. On avait débarrassé, resservi du vin, proposé des digestifs. Les discussions étaient devenues plus calmes. Mathieu et Clémentine avaient fini par rejoindre leurs parents, Julien s'était endormi sur un transat. Inès et Corinne parlaient à voix basse de la rentrée et des cours qu'elles suivraient ensemble. L'ambiance était paisible, chacun semblait trouver sa place.

Un dernier verre avait été suggéré. L'oncle Michel avait apporté une bouteille d'Armagnac. Les verres avaient circulé. Corinne en avait accepté un, plus par courtoisie que par envie. L'alcool lui avait réchauffé la gorge, procurant une sensation agréable. La fatigue commençait à se faire sentir, mêlant euphorie et lassitude après cette journée chargée. Elle s'était assise sur les marches de la terrasse, observant les adultes qui continuaient à discuter.

Il devait être minuit. Quelqu'un lui avait tendu un autre verre, sans qu'elle voie de qui il s'agissait, ni ce qu'il contenait. Peut-être un peu de punch, ou un cocktail improvisé. C'était frais, légèrement sucré. Elle avait bu sans y prêter attention. Autour d'elle, les conversations et

les rires se poursuivaient, la musique restait en sourdine.

Peu après, elle avait ressenti une sensation étrange. Une chaleur douce s'était diffusée en elle. Ses pensées étaient devenues floues, comme enveloppées de coton. Elle avait cligné des yeux, tenté de reprendre ses esprits. Les voix lui parvenaient assourdies, lointaines, comme si elle se trouvait sous l'eau.

Elle avait voulu se lever, mais ses jambes étaient restées inertes. Le jardin oscillait doucement, les visages autour d'elle devenaient flous, méconnaissables, comme effacés sur une vieille photographie. Elle avait à peine entendu quelqu'un murmurer qu'elle avait trop bu, qu'il valait mieux aller la coucher. Ensuite, des mains l'avaient soulevée. Impossible de distinguer qui. Tout se brouillait, se mélangeait dans son esprit. Des sensations éparses, sans suite logique. Un couloir, des marches, une porte.

Puis plus rien. Un vide total.

Quand elle avait repris conscience, ce fut par vagues lentes et lourdes. Elle avait d'abord perçu son corps, faiblement. Un malaise diffus, les membres lourds, difficiles à bouger. Peu à peu, le plafond de sa chambre s'était dessiné. La lumière grise du matin filtrait à travers les rideaux. La maison restait silencieuse, endormie.

Corinne avait ouvert les yeux. Sa tête tournait, un tambour sourd battait dans son crâne. Sa bouche était pâteuse, sa gorge sèche, râpeuse. En tentant de bouger, elle s'était rendu compte qu'elle était allongée en travers du lit, tordue, une jambe coincée sous elle. Elle avait essayé de se redresser, mais la nausée l'avait submergée.

Elle avait attendu, respirant lentement, que le malaise se dissipe. Ensuite, elle s'était redressée prudemment et

avait baissé les yeux. Là, elle s'était immobilisée. Sa robe était remontée jusqu'à la taille, froissée, de travers. Sa culotte pendait autour d'une cheville. Ses cuisses nues. Une sensation d'humidité poisseuse entre les jambes.

Son esprit avait refusé d'accepter ce qu'il voyait. Non, ce n'était pas possible. Pas réel. Elle avait bu, simplement. Elle s'était probablement endormie en se déshabillant n'importe comment. Mais au fond, elle savait que ce n'était pas la vérité. On ne s'endort pas ainsi. On ne se réveille pas dans cette position. Et ce trou noir, ces heures disparues, effacées.

Elle était restée longtemps immobile, incapable de penser ou de ressentir quoi que ce soit. Son esprit s'était figé, refusant d'aller plus loin, de regarder la réalité en face. Lentement, elle avait remis sa culotte, rabattu sa robe. Chaque geste lui demandait un effort. Son corps ne lui répondait plus vraiment.

Elle s'était levée, lentement, et avait traversé la chambre jusqu'à la salle de bains. Là, elle s'était déshabillée, laissant les vêtements tomber au sol, puis était entrée sous la douche pour laisser couler l'eau brûlante. Elle s'était lavée sans empressement, chaque geste mécanique, comme s'il fallait effacer ce qui s'était passé jusque sous la peau. L'eau chaude glissait sur elle, sans rien emporter.

En sortant, elle s'était enveloppée dans une serviette et était retournée dans sa chambre. Les vêtements de la veille gisaient encore par terre. Du bout des doigts, elle les avait ramassés et jetés dans le bac à linge sale. Elle avait enfilé un jogging et un sweat.

Elle s'était assise sur le lit, les genoux serrés contre la poitrine. Dehors, le jour était bien levé. En bas, elle entendait sa mère s'affairer. La vie suivait son cours, comme si rien n'avait changé. Pour les autres, du moins. Pour elle, tout était différent. Corinne était restée là, immobile. Son esprit tournait à vide, incapable de formuler ce qui s'était produit, incapable de nommer cette réalité qui la rongeait. Quelqu'un lui avait fait du mal. Ici, dans sa propre maison, le soir de son anniversaire. Quelqu'un qu'elle connaissait, nécessairement. Tous les invités étaient des proches.

Elle aurait dû descendre immédiatement, en parler à sa mère. Claire saurait s'en occuper, elle travaillait dans ce secteur. Il fallait signaler, consulter un médecin, lancer une procédure. C'était la démarche prévue, en théorie. Pourtant, parler, expliquer ce qui s'était produit… Impossible. Les mots manquaient. Supporter les questions, les regards, la compassion lui semblait insurmontable.

Une honte diffuse, tenace, l'envahissait. Comme si elle portait la responsabilité. Comme si elle aurait dû se méfier, refuser ce verre, être plus vigilante. Elle savait que cela n'avait aucun sens, qu'elle n'avait rien provoqué. Malgré tout, la honte persistait, pesante.

Elle s'était repliée sur son lit, immobile. Aucune larme. Rien ne venait. À la place, un vide, une absence, comme si éprouver quoi que ce soit devenait difficile. Comme si une partie d'elle-même s'était retirée pour éviter d'affronter ce qui s'était passé.

Les heures défilaient. Le soleil montait. En bas, elle percevait les bruits familiers du dimanche matin : sa mère qui rangeait, son père qui lançait de la musique. Des voix aussi ; quelqu'un traînait encore, sans doute un invité de la veille. Tout semblait reprendre son cours. Personne ne remarquait rien, personne ne saurait.

Aux alentours de midi, Corinne était descendue. Elle s'était recoiffée. Sa mère, occupée à la cuisine, lui avait adressé un sourire. Elle lui demanda si elle avait bien dormi, si elle se sentait mieux. Corinne acquiesça, affirma sans difficulté qu'elle avait simplement trop bu. Daphné sourit, conseilla de boire de l'eau et de manger un peu.

Son père se trouvait au salon avec l'oncle Michel, resté dormir sur place. Tous deux prenaient un café et discutaient. Édouard interrogea Corinne sur son état, plaisanta sur sa première vraie soirée arrosée. Corinne répondit brièvement, un sourire de façade. Personne ne releva quoi que ce soit. Ou bien ils attribuèrent son attitude à la fatigue.

Le reste de la journée s'écoula dans une sorte de brume. Corinne répondait quand c'était nécessaire, esquissait les sourires attendus. Mais intérieurement, elle demeurait absente, distante. Une partie d'elle-même observait de loin cette jeune fille qui faisait semblant, tandis que la véritable Corinne semblait avoir disparu pendant ces deux heures évanouies.

L'oncle Michel repartit dans l'après-midi. La maison retrouva son calme. Daphné et Édouard terminaient de ranger, commentaient la soirée, les conversations, le repas. Corinne monta dans sa chambre, évoqua un devoir à préparer. Elle s'allongea, resta des heures à fixer le plafond, sentant une émotion qu'elle n'avait jamais éprouvés l'envahir.

Les jours suivants, elle reprît ses cours comme si de rien n'était. Elle retrouvait Inès à la fac, écoutait ses anecdotes sur la soirée, souriait faussement aux souvenirs agréables. Elle continuait le karaté, répétait les katas avec la même précision qu'auparavant, disputait quelques combats, mais avec davantage de détermination. Le dimanche soir, elle dînait avec ses parents, participait aux conversations comme à son habitude. De l'extérieur, rien ne semblait avoir changé.

À l'intérieur pourtant, tout était différent. Quelque chose s'était brisé, quelque chose d'essentiel, irréparable. Elle commençait à pouvoir mettre des mots sur cette nouvelle sensation. Cette faille qui grandissait chaque jour. Ce froid qui remplaçait peu à peu la chaleur d'avant.

Elle observait, elle réfléchissait. Chaque fois qu'elle croisait une personne présente ce soir-là, elle se

demandait si c'était lui. Si ces mains-là l'avaient touchée. Si ce visage s'était approché d'elle alors qu'elle était inconsciente. Cette question revenait sans cesse, ne la quittait plus. Mais elle n'avait aucun indice : Ses vêtements qui auraient pu identifier le criminel étaient partis au lavage et étaient étendus sur le fil, visibles aux yeux de tous.

Chapitre 3 : Désordre

Dans les jours qui suivirent la fête, tout devenait flou et froid. Elle poursuivit sa routine : elle se rendit en cours, continua ses entraînements, dîna avec ses parents. Elle accomplit ce qu'on attendait d'elle, de façon précise, presque mécanique. Mais le sommeil lui échappait. Elle restait étendue dans le noir, à fixer le plafond pendant des heures, à ressasser. Qui ? Comment cela avait-il été possible ? Ses pensées tournaient en boucle, sans répit. Vers trois ou quatre heures du matin, la fatigue finissait par l'emporter, mais le réveil la tirait rapidement de sa torpeur. Elle se levait, se préparait, affichait un visage impassible.

À la faculté, Inès remarqua rapidement ses traits fatigués. Elle lui demanda si tout allait bien. Corinne répondit que oui, évoquant simplement la fatigue des révisions. Inès proposa d'aller prendre un café. Corinne accepta. Elles discutèrent, mais Corinne eut du mal à suivre la conversation, absorbée par ses pensées. Les paroles d'Inès lui parvenaient comme assourdies.

Un soir, en rentrant, Corinne referma la porte de sa chambre et aperçut une figurine en porcelaine, représentant un paysan, un homme, offerte par sa grand-mère. Sans y réfléchir, elle la saisit et la lança contre le mur. La figurine se brisa en morceaux. Elle resta immobile, contemplant les débris, puis les ramassa un à un, les enveloppa dans du papier journal et les jeta.

Ses pensées revinrent alors à la liste des invités. Tous ces hommes qu'elle connaissait, avec qui elle avait échangé, ri, partagé un repas. L'un d'eux avait abusé d'elle alors qu'elle était inconsciente. Quelque part, cet homme continuait son existence comme si de rien n'était.

Elle énuméra mentalement les noms. Son père – non, elle écarta immédiatement cette idée. Julien, non, un gamin. L'oncle Michel. Son cousin Mathieu. Patrick, le mari de sa tante Sylvie. Bernard, le collègue de sa mère. Philippe, Jean-Marc, Stéphane, les amis de son père. Lucas, le copain d'Inès. Théo, l'ami de Mathieu, c'était l'un d'entre eux. Toute affection, tout amour pour ces personnes qui l'avaient accompagnée dans sa vie disparurent instantanément, il ne restait plus qu'un calcul froid de probabilités, de reconstitutions où elle était étendue les jambes écartées, jupe relevée, culotte baissée et chacun d'eux à tour de rôle s'affairait, en grimaçant.

Dix cauchemars. Dix hommes. Dix possibles responsables. Dans son esprit qui continuait à se fissurer, tout se mélangeait : Elle n'était plus loin de s'imaginer avoir subi un viol collectif. Elle secoua la tête, essayant de revenir à la réalité. « Un seul, un unique salaud » mais les images persistaient, les visages déformés par le plaisir animal subsistaient.

Elle passait de longs moments à repenser à cette soirée. Qui se trouvait où, à quel instant ? Qui s'était éclipsé au moment où elle avait commencé à se sentir étrange ? Qui lui avait proposé de l'aider à monter ? Ses souvenirs ne lui étaient plus d'aucune utilité. Tout était confus, dispersé. Elle ne parvenait pas à retrouver un détail qui aurait pu l'éclairer.

Un dimanche soir, pendant le dîner, elle tenta d'en apprendre davantage sans attirer l'attention. Elle posa à sa mère des questions banales, sur les départs précoces, sur ceux qui avaient aidé à ranger. Daphné répondit sans précision, un peu surprise. Elle-même n'en savait pas plus. Pour elle, la soirée avait été ordinaire, un peu animée, les invités étaient partis peu à peu. Bernard et Michel avaient dormi sur place, les autres étaient rentrés selon leur convenance.

Corinne n'insista pas. En demander davantage aurait éveillé des soupçons. Elle acquiesça, sourit, détourna la conversation. À l'intérieur pourtant, elle mémorisait tout, chaque information, même minime. Elle dressait une liste mentale, attribuant à chacun une part de responsabilité sans logique apparente. Faute de preuves, sans souvenirs précis, elle ne parvenait à rien.

Ce sentiment d'impuissance la rongeait. Savoir que l'un d'eux gardait ce secret, qu'il pouvait la regarder comme si de rien n'était, et qu'elle, elle n'avait rien entre les mains. Rien qu'un doute persistant, une incertitude tenace, cette question qui ne la quittait pas : lequel ?

Les nuits blanches se succédaient. Allongée dans l'obscurité, elle imaginait des scénarios, repassait chaque moment, chaque geste, chaque regard. Elle passait en revue les dix hommes, espérant déceler un indice, un mot, une attitude inhabituelle. Mais à chaque fois, ils lui semblaient tous à la fois suspects et innocents.

Michel, son oncle, avec ses plaisanteries pesantes et sa bouteille jamais bien loin ? Mathieu, le cousin, dont le

regard s'attardait parfois ? Bernard, le policier, habitué à brouiller les pistes ? Les trois amis de longue date, universitaires, qui avaient peut-

être changé d'attitude ce soir-là ? Patrick, toujours prompt à lancer une remarque équivoque ?

Toutes les hypothèses semblaient plausibles, toutes paraissaient absurdes. Le doute creusait en elle un vide froid qui effaçait peu à peu ses autres sentiments.

Un matin, en se préparant, elle s'arrêta devant la glace de la salle de bains. Le visage qu'elle y vit, pâle, marqué, le regard durci, lui parut étranger. Ou bien c'était ce qu'elle était devenue. Ce que cette nuit avait fait d'elle. La colère monta soudain, brûlante. Elle frappa le lavabo de la paume, assez fort pour se faire mal. Cette douleur, d'une certaine façon, la rassura. Elle éprouvait encore quelque chose.

Dans le silence qui suivit, une idée s'imposa. Froide, décisive. Si elle ne pouvait pas savoir qui, alors ils étaient tous responsables. L'idée prit place, s'étendit lentement, comme une tache d'encre. Tous responsables. Pas seulement l'auteur de l'acte. Les autres aussi. Ceux qui n'avaient rien vu, rien fait. Ceux qui l'avaient laissée là, sans défense, inconsciente, vulnérable. Ceux qui continuaient à bavarder et à boire tandis que quelqu'un montait la rejoindre. Où étaient-ils pendant ce temps ? Que faisaient-ils ? Comment personne n'avait-il rien remarqué ? Pourquoi personne n'était-il venu vérifier ? Tout cela n'était pas rationnel, elle en avait conscience. On ne peut pas accuser ceux qui n'ont rien vu. Mais cette logique s'imposait à elle. Il lui fallait un coupable, plusieurs même. Puisqu'elle ignorait qui choisir, ils paieraient tous. Une détermination nouvelle s'installa, froide, solide. Elle ne pleurait plus, ne tremblait plus. À la place, une certitude s'était installée, à la fois inquiétante et rassurante.

Les jours suivants, elle observa les autres différemment. Elle releva leurs faiblesses, leurs habitudes, repéra leurs failles. Elle écoutait sa mère raconter son travail, retenait les techniques d'enquête, les erreurs commises, les moyens de passer inaperçu.

Au karaté, elle frappait avec plus de force et de rapidité. Chaque mouvement partait avec une énergie qu'elle ne cherchait plus à dissimuler. Son sensei l'avait remarquée, naturellement. Il lui avait demandé si tout allait bien. Elle avait haussé les épaules, répondu que oui, qu'elle travaillait son explosivité, rien d'autre. Pourtant, elle n'avait pas dit la vérité. Ce qu'elle cherchait réellement, c'était à sonder la violence qui sommeillait en elle. Découvrir jusqu'où elle pourrait aller si un jour elle devait tout laisser sortir.

À l'université, elle continuait d'obtenir de bons résultats en chimie.

Mais désormais, en manipulant les substances, en étudiant chaque propriété ou réaction, son esprit vagabondait. Elle ne se concentrait plus uniquement sur la théorie. Elle se demandait ce qu'il serait possible de faire avec tout cela, létalement, au-delà des cours.

Un après midi, elle fouilla dans les dossiers de sa mère qu'elle remit soigneusement en place après en avoir extraits trois informations essentielles : Un nom, un ancien indic revendeur d'armes que l'on laissait tranquille en échange de menus services depuis qu'il s'était reconverti au trafic de drogues douces et où le trouver. Ensuite l'information qu'un pistolet 22lr pouvait devenir intraçable, il suffisait de polir l'intérieur du canon pour en enlever les rayures, signature de l'arme, on perdait un peu en précision, mais de près, cela n'était pas important et aussi qu'une pomme enfoncé dans un canon d'une arme de petit calibre devenait un silencieux très acceptable.

Petit à petit, la gentille Corinne, aimable, rassurante disparaissait. Elle restait en vitrine en quelque sorte mais quelqu'un d'autre avait pris sa place. Une personne qu'on ne connaissait pas encore, mais qui prenait de l'assurance. Quelqu'un de plus froid, déterminé, presque inquiétant.

Une fois, dans un RER bondé, un homme d'une cinquantaine d'années, cheveux et barbichette blanche l'avait heurtée sans s'excuser. Un incident banal à Paris. Mais cette fois, quelque chose s'était brisé en elle. Elle s'était retournée brusquement, avait saisi le bras de l'homme, plus fermement qu'elle ne l'aurait cru, commençant à esquisser une clef de fracture, faisant naître en lui une douleur sourde : « Excusez-vous, ou je vous casse le bras », avait-elle soufflé à voix basse.

L'homme avait pâli, sursauté, tenté de se dégager de sa poigne. Corinne ne l'avait pas laissé faire, ses doigts s'étaient maintenus sur son bras, fermes et froids. Elle l'avait fixé, les yeux durs, et il s'était figé, glacé par son regard. Il avait reculé, comprenant qu'il valait mieux ne pas insister. « Désolé », avait-il murmuré, la tête baissée. « Ce n'était pas volontaire. »

Elle l'avait lâché. Il était parti sans attendre, disparu dans la foule. Corinne, elle, était restée là, les mains tremblantes, incapable de vraiment saisir ce qui venait d'arriver. Cette colère, cette violence soudaine, ce réflexe de réagir avec force pour une simple bousculade. Elle avait quitté le métro à son arrêt, traversé les rues jusqu'à chez elle, comme absente. Une fois à la maison, elle avait monté les escaliers, gagné sa chambre en évitant ses parents. Devant le miroir de la salle de bains, elle s'était obligée à regarder son reflet. Ce visage,

ces yeux, cette personne étrangère.

« Qui es-tu ? » avait-elle lancé à la jeune fille dans la glace.

Le silence s'était imposé. Le reflet n'avait rien dit, mais dans ces yeux sombres, elle avait perçu quelque chose de neuf. Quelque chose de dur, de froid, d'inflexible. De quoi donner le frisson. La Corinne d'avant, douce et confiante, n'était plus là.

Elle avait quitté le miroir, s'était allongée sur son lit. Dans l'obscurité, les yeux ouverts, elle avait laissé cette part inconnue d'elle-même prendre toute la place. Elle n'avait plus voulu lutter. Elle avait décidé de l'accepter. Même de la renforcer. Quelque chose s'était définitivement brisé en elle, d'une façon irréversible. Mais parfois, les fragments deviennent des armes. Des lames affûtées, dangereuses pour qui s'en approche.

Elle ignorait encore comment elle agirait. Mais elle savait qu'elle irait jusqu'au bout. Un à un, ou tous d'un coup, ils paieraient. Sans exception. Et elle comptait bien leur faire payer jusqu'au dernier centime.

Chapitre quatre : Théo.

Corinne préparait tout avec la même méthode, la même rigueur que celle que l'ancienne Corinne, la gentille, lui avait transmises. À l'université, elle avait isolé des substances létales et très volatiles, s'était constitué une petite collection de fioles. Plus tard, elle s'était procuré une arme et des munitions à faible vélocité, peu bruyantes, adaptées à son projet.

Le voyou n'avait pas hésité longtemps devant la liasse de billets qu'elle lui avait tendue. Elle portait un masque, avait modifié sa voix, pris un accent espagnol qui aurait pu tromper n'importe qui. Afin de ne rien laisser au hasard, elle avait limé l'intérieur du canon avec une vieille lime empruntée dans la caisse à outils de son père, tout nettoyé avec soin, puis remis en place chaque objet comme si de rien n'était.

Dix noms, glissés dans une enveloppe. Le choix se ferait au hasard. Le premier sorti : Théo Bergeron. Le premier à punir. Vingt-deux ans, étudiant à l'ESSEC, fils de banquier à Neuilly. Il jouait au rugby, enchaînait les conquêtes, profitait de son confort sans vraiment se poser de questions. Le hasard l'avait désigné.

Corinne l'avait observé pendant trois semaines. Elle connaissait ses journées par cœur. Le mardi et le jeudi, il terminait les cours à dix-huit heures, partait à l'entraînement de rugby à Cergy, puis rentrait chez ses parents en prenant le RER A puis le métro, un trajet d'une heure. Entre la station Porte Maillot et la maison, il marchait cinq minutes, toujours dans des rues éclairées et fréquentées.

Sauf le jeudi. Ce soir-là, il avait adopté une nouvelle habitude. Il s'arrêtait dans un bar près de la Défense pour retrouver une étudiante blonde avec qui il avait commencé à sortir. Ils buvaient, plaisantaient, se séparaient vers vingt-trois heures. Ensuite, Théo rentrait par un autre chemin, traversait le parc André-Malraux pour gagner du temps. À cette heure-là, en octobre, lorsque les soirées devenaient fraîches, le parc était presque désert. Les habitants préféraient regagner leur domicile.

C'est là que Corinne avait choisi d'agir.

Le jeudi 12 octobre, elle avait quitté la maison vers dix-neuf heures, avait dit à ses parents qu'elle réviserait chez Inès. Daphné et Édouard n'avaient rien demandé, ils faisaient confiance à leur fille. Dans son

sac : une perruque blonde trouvée dans une boutique du Marais, un masque en néoprène noir, des gants en latex, le pistolet et son chargeur de balles à basse velocité, deux pommes golden achetées le matin au marché. Elle avait tout contrôlé à plusieurs reprises, refusant d'oublier le moindre détail ou de laisser la plus petite trace.

Elle avait pris le RER jusqu'à La Défense, était arrivée vers vingt heures quinze. Le quartier grouillait encore

de cadres pressés se dirigeant vers les transports. Elle s'était fondue dans la foule, avait traversé l'esplanade, était entrée dans un centre commercial dont elle connaissait parfaitement les toilettes publiques. Une fois à l'intérieur, elle avait mis la perruque, caché ses cheveux dessous, ajusté le masque comme un bonnet, enfilé les gants. Devant le miroir fendu, une autre femme la regardait, blonde, le visage encore nu, mais déjà, Corinne Dubois-Mercier n'existait plus.

Elle était ressortie et s'était dirigée calmement vers le parc André-Malraux. Il était vingt-deux heures trente. Théo ne devait passer qu'à vingt-trois heures. Elle avait tout le loisir de vérifier une dernière fois les lieux, de s'assurer qu'aucune caméra ne surveillait le secteur. Elle l'avait déjà fait à plusieurs reprises.

Le parc était désert à cette heure. Deux ou trois lampadaires diffusaient une lumière jaune sur le gravier, mais la majorité des sentiers restaient plongés dans l'obscurité, dissimulés par les haies et les buissons. Corinne retrouva sans difficulté l'endroit observé lors de ses précédentes visites : un virage bien caché, entouré de haies assez hautes pour dissimuler tout ce qui pouvait s'y produire. Personne n'aurait pu voir quoi que ce soit, sauf à passer précisément dans l'axe. Et si quelqu'un survenait, il lui suffisait de s'enfoncer dans les fourrés.

Elle s'accroupit derrière un épais buisson et sortit l'arme de son sac. Le métal froid et massif dans sa main gantée lui parut soudain très tangible. Après avoir vérifié le chargeur et s'être assurée du bon fonctionnement, elle fixa la pomme sur le canon. Le montage tenait. Elle l'avait essayé la veille, cachée au fond de la forêt de Saint-Germain, en tirant sur un tronc mort pour s'assurer du résultat. Le bruit avait été minuscule. Personne n'avait perçu quoi que ce soit, et ce soir-là, il en irait de même.

Le temps s'étira. Les minutes filaient lentement. Vingt-deux heures cinquante. Puis vingt-deux heures cinquante-cinq. Corinne demeurait immobile, tapie derrière le feuillage, tous ses sens en éveil. Le froid commençait à traverser ses vêtements, mais elle n'y prêtait pas

attention. Une seule pensée l'occupait. Son cœur battait rapidement, mais elle ne ressentait ni peur ni hésitation. Seule une résolution glaciale la maintenait.

À vingt-deux heures cinquante-sept, elle perçut des pas sur le gravier. Un jeune homme approchait, marchant d'un air assuré, fredonnant un air inconnu. À sa démarche, elle reconnut Théo. Elle avait passé des heures à observer sa façon de se déplacer. Il arrivait au niveau du virage.

Corinne se releva lentement, abaissa le masque sur son visage, ne laissant paraître que ses yeux. Son cœur frappait toujours, mais une étrange tranquillité l'envahissait. Ses mains restaient stables. Aucune hésitation. Une certitude froide l'habitait depuis longtemps.

Théo déboucha au coin de l'allée, sifflotant encore. Grand, athlétique, il affichait l'assurance tranquille de ceux qui n'ont jamais eu à se soucier de rien. Blouson coûteux, jean de marque, baskets dernier cri. L'image même d'un privilégié ne se retournant jamais.

Corinne surgit de l'ombre et s'arrêta au milieu du chemin. Théo sursauta, se figea. Il la fixa, déconcerté, cherchant à comprendre sa présence inattendue. « C'est quoi ce… » dit-il, déjà sur la défensive. Elle leva le bras, visa avec l'arme. La pomme enfoncée au bout du canon prêtait un aspect insolite à l'objet, mais Théo comprit aussitôt la menace. Ses yeux s'agrandirent. Il recula, mains levées.

« Hé, du calme », lança-t-il, tentant de masquer l'inquiétude qui montait. « C'est quoi ce truc ? On peut discuter, non ? » Elle resta muette. Elle s'avança, il recula, les mains toujours levées. « Tu veux de l'argent ? J'en ai ! Prends tout. Mon portefeuille, mon téléphone, ma montre, tout ce que tu veux. Je te donne tout, d'accord ? »

Elle secoua la tête. Puis elle parla, prenant un accent espagnol soigneusement travaillé devant son miroir, forçant les voyelles, roulant les r. « De rodillas. Mets-toi à genoux. - Quoi ? Je… je comprends pas… - À genoux », répéta-t-elle, plus fort, agitant légèrement l'arme. « Maintenant. »

Théo l'avait regardée, figé, comme s'il espérait que tout cela ne soit qu'une mauvaise plaisanterie qui finirait brusquement. Il avait compris soudain que ce n'était pas le cas, que la situation était grave. Peut-être sa vie ne tenait elle plus qu'à un fil. Il s'était agenouillé lentement sur les graviers, les mains toujours en l'air.

« Écoute, je ne sais pas ce que tu veux, on pourrait sûrement

s'arranger, d'accord ? Je pourrais t'aider, je pourrais…- Silencio. Tais-toi. »

« Il s'était tu aussitôt. Il avait compris qu'il valait mieux ne pas la contrarier davantage. Corinne s'était avancée, à peine deux mètres les séparaient, suffisamment près pour ne pas manquer sa cible, même avec ce canon poli qui rendait le tir moins précis. Elle prenait son temps. Elle visait le genou gauche. »

Au fond de son esprit, une part d'elle continuait à crier, lui soufflant de tout arrêter, de s'enfuir, qu'elle s'apprêtait à commettre un acte horrible dont elle ne se remettrait jamais. Mais cette voix était trop faible, presque étouffée. Corinne, la folle, n'écoutait plus ce genre d'avertissements.

Elle avait appuyé sur la détente.

Un bruit sourd, étouffé. La pomme avait éclaté en morceaux humides. Immédiatement, Théo avait poussé un cri qui avait déchiré le silence, puis il s'était effondré en se tenant la jambe. Le sang avait jailli entre ses doigts, sombre, presque noir dans la lumière terne du parc.

Corinne avait retiré les restes de la pomme du canon encore chaud, puis elle avait sorti calmement une nouvelle pomme de son sac et l'avait placée à la place de la précédente, sans faiblir. Théo, allongé par terre, la fixait, les yeux écarquillés, perdu entre effroi et souffrance, incapable de saisir ce qui lui arrivait. Ou pourquoi cela s'abattait sur lui.

« Non… non, pitié… » gémit-il, la voix étranglée par la souffrance. « Pitié, arrête. Je ne sais même pas ce que

j'ai fait, mais je suis désolé, d'accord ? Je t'assure, je le regrette vraiment. - El otro ahora, » dit-elle d'un ton froid, pointant l'arme vers l'autre jambe. L'information lui parvint avec un temps de retard, puis son visage se décomposa. Elle allait tirer dans l'autre genou.

« Non ! Non ! » cria-t-il, tentant de s'éloigner d'elle en rampant tant bien que mal. « Par pitié, pas ça ! Pas les

deux ! Je t'en supplie ! » Il se traîna sur le gravier, s'aidant de ses bras, laissant derrière lui une traînée sombre sous la lumière faible. Corinne avança calmement, sans hâte, le suivant de loin, sûre qu'il ne pourrait pas aller loin. Elle visa de nouveau, prit son temps, ajusta le tir sur le genou droit. « Attends ! » se retourna-t-il, les yeux fous, désespéré. «

S'il te plaît, attends ! Dis-moi au moins ce que j'ai fait ! Pourquoi tu fais ça ? J'ai le droit de savoir, non ? » Elle s'arrêta, le fixa longuement. Ce garçon de vingt-deux ans, recroquevillé sur le gravier, suppliant, perdu, semblait incapable de comprendre la situation. Méritait-il cela ? Avait-il commis ce qu'elle lui reprochait, ce qu'elle soupçonnait sans pouvoir le prouver ?

La réponse lui vint aussitôt, froide, sans appel. Elle l'ignorait. Elle ne le saurait sans doute jamais. Mais il appartenait aux dix, et elle avait décidé : les dix paieraient. Tous. Sans exception. Elle ne donna aucune explication. Aucun mot. Le silence demeura sa meilleure protection, la garantie de ne jamais être retrouvée. Elle visa à nouveau, sans hésiter. Elle pressa la détente. Toujours sans un mot.

Le deuxième coup retentit dans le parc désert, assourdi, presque irréel. Théo poussa un cri bestial, inhumain, un hurlement de souffrance pure qui résonna entre les immeubles avant de s'éteindre dans la nuit. Son genou droit éclata sous l'impact, la rotule brisée. Il s'effondra, se replia sur lui-même, secoué de sanglots, la peur et la douleur se mêlant, son pantalon rapidement imbibé du sang s'écoulant de ses deux genoux détruits.

Corinne glissa l'arme dans son sac avec calme, sans précipitation. Elle ramassa les deux douilles et les morceaux de pomme éparpillés autour d'elle, déterminée à ne rien laisser derrière, aucun indice susceptible d'attirer l'attention des policiers qui finiraient par arriver. Elle jeta un dernier regard à Théo. Il n'était plus qu'une silhouette recroquevillée sur le gravier, submergée par la douleur, les larmes et les tremblements. Il ne ressemblait plus à celui qu'elle avait connu ; désormais brisé, il semblait incapable de comprendre ce qui lui arrivait.

Elle resta silencieuse, sans prononcer un mot, ni offrir la moindre explication. Il ne subsistait que ce mutisme d'une inconnue venue accomplir son dessein, prête à s'effacer sans trace. D'un pas régulier, elle s'éloigna, sûre d'elle, disparaissant dans les ombres du parc sans un regard en arrière. Derrière elle, les plaintes de Théo s'estompèrent peu à peu, jusqu'à se fondre dans l'obscurité ambiante.

Arrivée de l'autre côté, elle traversa tranquillement et se dirigea de nouveau vers les toilettes du centre commercial. Là, elle retira la perruque et le masque, les rangea au fond du sac. Ses cheveux retombèrent sur ses épaules et, face au miroir, elle croisa son reflet : un visage paisible, serein, sans trace de regret ni d'hésitation.

En quittant les lieux, elle jeta les douilles et les morceaux de pomme à la poubelle, prit le RER et regagna son domicile. Les parents dormaient depuis longtemps. Elle monta discrètement l'escalier, évitant de faire grincer les marches, dissimula son matériel derrière la plinthe, puis se glissa sous la douche brûlante, frottant sa peau avec insistance.

Ce ne fut qu'une fois allongée dans son lit, plongée dans l'obscurité, que les tremblements la gagnèrent. Il ne s'agissait pas de remords, ni de larmes ; son corps relâchait simplement toute la tension accumulée : l'attente, la violence, l'adrénaline. Elle venait de tirer sur quelqu'un. De son plein gré. Elle l'avait mutilé, abandonné là, hurlant, dans un parc désert, sans savoir quand on viendrait le secourir. Elle ne ressentait que du froid, aucun remords. Et, elle en avait conscience : elle recommencerait. Autant de fois que nécessaire. Jusqu'à ce que justice soit faite, même si elle ne savait pas vraiment qui portait la faute.

Chapitre 5 : Enquête

Le commissariat de Nanterre bourdonnait comme chaque lundi matin. Daphné Dubois-Mercier traversa le couloir principal, un café à la main, saluant quelques collègues sans s'attarder. Elle avait consacré toute la semaine à une affaire de trafic d'armes qui stagnait, et la fatigue se lisait sur son visage. À quarante-neuf ans, elle ressentait l'usure du terrain : nuits écourtées, dossiers accumulés, années pesantes.

Elle longea le bureau de Marc Villiers. Il était absorbé par son écran, les sourcils froncés. Marc, solide quinquagénaire, ancien de l'anti-gang, désormais aux agressions violentes, travaillait avec elle depuis longtemps. Leur collaboration était efficace, sans familiarité excessive, fondée sur le respect et le professionnalisme.

« Salut Marc », lança-t-elle en passant la tête par l'encadrement de la porte. « Du boulot ? » Marc leva les yeux et fit une moue. « J'ai hérité d'un dossier bizarre ce week-end. Agression très violente à la Défense, dans le parc André Malraux. Un étudiant de vingt-deux ans, blessé par balles aux genoux. Le garçon ne pourra plus jamais marcher comme avant. »

Daphné s'immobilisa. Tirer dans les genoux n'était pas habituel ; ce genre d'acte servait généralement à régler des comptes, punir la

traîtrise ou à transmettre un avertissement. Mais là, un étudiant de vingt-deux ans ? « Un règlement de comptes ? » demanda-t-elle en entrant dans le bureau. Marc fit non de la tête.

« Le profil ne correspond pas. Il s'appelle Théo Bergeron, étudiant à l'ESSEC, famille aisée de Neuilly. Père banquier, mère dans la communication. Pas de dettes, pas de fréquentations douteuses. Un jeune homme sans histoire, adepte du rugby, intéressé par les filles. Rien qui justifie une telle agression. - Il a vu la personne qui l'a attaqué ? — Oui. Une femme, jeune, masquée, blonde. Selon lui, elle avait un accent d'Amérique du Sud. Elle lui a simplement ordonné de s'agenouiller, en espagnol. Aucun motif donné, aucune menace. Elle a tiré dans les deux genoux, sans hésitation, puis s'est éloignée. Geste froid, professionnel. Le garçon était en état de choc quand on l'a retrouvé. On n'a pu l'interroger correctement que samedi matin. »

« Une femme ? » répéta Daphné, surprise. « Ce n'est pas fréquent dans ce type d'attaque - Je sais, répondit Marc. On pense à une professionnelle, ou alors une erreur de cible. Mais ce qui surprend, c'est qu'elle ait visé les genoux. Pas pour tuer, simplement pour blesser. Ce n'était pas le mode opératoire habituel d'une tueuse à gages. Ce sont les Irlandais de l'IRA qui faisaient ça pour punir les traîtres

Il se pencha sur son ordinateur et parcourut le rapport.

« Les balles retrouvées étaient du 22 long rifle, un petit calibre, peu puissant. Et plus étrange encore, la balistique a détecté des résidus inhabituels dessus : sucre, pulpe de fruit. Ils supposent l'utilisation d'un silencieux improvisé, probablement un fruit placé sur le canon. Cela étouffe efficacement le bruit, surtout avec des projectiles peu rapides. Personne n'a rien entendu autour du parc. Aucun témoin, aucun indice sonore.

Daphné plissa les yeux. Elle connaissait cette technique du fruit en guise de silencieux, rarement employée. Elle fonctionnait, mais laissait des indices. Ce n'était pas l'habitude d'un véritable professionnel, qui aurait utilisé du matériel adapté.

« Pas de douilles sur la scène ? - Non, aucune. Soit elle s'était servie d'un revolver, soit elle a tout récupéré. L'endroit était propre. Aucune trace, pas d'ADN, seulement le sang de la victime et ces restes de fruit sur les projectiles. » « Et les rayures sur les balles ? demanda Daphné, songeuse. Marc haussa les épaules. « La balistique travaille dessus. Pour l'instant, rien d'exploitable, les projectiles sont trop déformés.

Les analyses continuent. »

« Daphné garda le silence. Cette affaire lui rappelait un vieux dossier, un souvenir diffus, impossible à retrouver précisément. « À quoi penses-tu ? demanda Marc. « Honnêtement ? Cela ressemble à une vengeance personnelle, mais menée avec une méthode quasi professionnelle. Un mélange curieux. Soit une pro qui veut faire croire à une affaire privée, soit une personne très méthodique qui en voulait vraiment à ce garçon. « Selon lui, il ignorait qui aurait pu lui vouloir du mal à ce point. Pas d'ex compagne violente, aucun conflit sérieux. » On passe sa vie au crible, ses relations, ses habitudes, mais rien n'émerge.

« Vous avez vérifié ses derniers déplacements ? Il aurait pu rencontrer quelqu'un en Amérique du Sud ?- Jamais quitté l'Europe. Espagne et Italie l'été précédent, c'est tout. » Daphné réfléchit de nouveau. Un détail lui échappait, sans qu'elle parvienne à le cerner. « Les rayures », murmura-t-elle soudain. « Tu as dit que la balistique n'avait rien relevé de précis ? - Oui, les balles étaient trop endommagées. - Ou alors… Attends. Je me souviens d'une ancienne enquête : un tireur avait limé l'intérieur du canon pour effacer toute trace. Impossible à identifier. Moins précis, mais à courte distance, cela ne change rien.

Marc l'observa, intrigué. -Tu pense que… - Je n'en suis pas certaine. Mais si la balistique n'obtient aucune rayure nette, ce n'est peut-être pas dû à l'impact. Le canon a pu être modifié. Marc avait noté une remarque sur son calepin. « Je vais leur demander de vérifier ce point en particulier. Bien vu, Daphné. Merci.

« Attends, le nom, c'est … Théo Bergeron, le nom lui revenant en mémoire. Elle était certaine de l'avoir déjà entendu. « Je peux consulter le dossier ? » demanda-t-elle. Marc esquissa un léger sourire. « Officiellement, c'est mon enquête, Daphné. « Tu as déjà assez à faire avec tes dossiers de trafics d'armes, non ? - Juste un regard. Par curiosité professionnelle. »

Marc poussa un soupir, puis tourna l'écran vers elle. « Fais donc. De toute façon, je vais chercher un autre café, celui-ci est imbuvable. »

Il quitta le bureau en maugréant. Daphné s'installa devant l'ordinateur et parcourut le rapport. Théo Bergeron, vingt-deux ans, avenue Foch à Neuilly. Étudiant en troisième année à l'ESSEC, membre du club de rugby, aucun antécédent judiciaire. Agressé le jeudi 12 octobre, vers vingt-trois heures, dans le parc André-Malraux.

Découvert par un joggeur le matin suivant, vers six heures, après avoir passé la nuit sur le sol, exposé au froid. Il avait eu de la chance de survivre à l'hémorragie et à l'hypothermie.

Elle fit défiler les photographies de la scène. Du gravier marqué de sang, des vêtements découpés par les secours, pas de marqueurs pour les douilles… Mais il n'y en avait pas. Évidemment, un 22LR semi-automatique avec récupération. Encore un détail d'initié. Elle découvrit la fiche complémentaire. Famille, amis, activités récentes. Soudain, son cœur se serra. Dans la rubrique "événements récents" figurait : "Invité à une fête d'anniversaire le 17 juin chez les Dubois-Mercier à Saint-Germain-en-Laye (ami d'un cousin)".

Daphné se figea. Le 17 juin. L'anniversaire de Corinne. Théo Bergeron avait assisté à la fête de sa fille. Voilà ce qui lui rappelait ce nom. Elle l'avait aperçu ce soir-là, l'ami de Mathieu, le cousin. Un grand blond, un peu distant, souvent sur son téléphone, lançant des regards à Corinne qui, sur le moment, l'avaient gênée, mais elle n'y avait plus accordé d'importance.

Marc revint avec son café et la trouva immobile devant l'écran. « Tu as trouvé quelque chose ? - Il est venu chez moi, répondit-elle, d'une voix blanche. Le 17 juin. Pour l'anniversaire de ma fille. C'était l'ami d'un des cousins. » Marc arqua les sourcils. « Ah bon. Tu le connaissais bien ? - Non. Je l'ai vu deux heures ce soir-là, rien de plus. Mais… ça fait un drôle d'effet. »

Marc acquiesça, compréhensif. « Tu veux que je t'informe ? Officieusement ? - Oui. Je veux bien. - Bien sûr, pas de problèmes. »

Le soir-même, pendant le dîner familial, Daphné aborda l'affaire, presque par hasard. Édouard venait de déposer sur la table un bœuf bourguignon qui avait mijoté toute la journée. L'ambiance était posée, la discussion légère. « Au fait, dit Daphné en reposant son verre, vous vous rappelez de Théo ? L'ami de Mathieu, celui qui était venu à la fête de Corinne en juin ? »

Édouard chercha dans sa mémoire, le front plissé. « Le grand blond, toujours sur son portable ?- Oui, c'est lui. Il s'est fait agresser jeudi soir. C'était violent. On lui a tiré deux balles dans les genoux. Il ne remarchera jamais normalement.

Édouard pâlit, frappé. « Mon dieu… On sait qui a fait ça ?- Pas encore. Marc, un collègue, enquête. Il s'agirait d'une femme blonde, accent sud-américain, masquée. Aucun mobile évident. On parle d'une

pro, peut-être une erreur sur la cible. »

« Le pauvre… Sa famille doit être dévastée, » murmura Édouard. Corinne écoutait tout en mangeant. Elle hocha la tête, l'air peiné. « C'est terrible, » souffla-t-elle. « Il avait l'air gentil, même si on s'est à peine parlé ce soir-là. »

« On ne se sent plus en sécurité, » soupira Édouard, « En plus, » ajouta Daphné, « Il n'est pas resté longtemps, ses parents ont expliqué qu'ils étaient venus le chercher vers vingt-trois heures, le soir de la fête. Il avait match de rugby le lendemain ».

Corinne acquiesça puis relança la conversation, interrogeant son père sur la préparation du plat. Peu à peu, le sujet changea. Daphné ne remarqua rien d'inhabituel chez sa fille. Corinne se montrait simplement un peu plus réservée ces derniers temps, sans que cela n'inquiète. Sans doute la pression des études.

Après le repas, Corinne monta dans sa chambre. Elle s'installa à son bureau, ouvrit un livre de chimie, mais les formules restaient floues, impossibles à retenir. Vingt-trois heures. Théo était parti à vingt-trois heures ce soir-là. Bien avant minuit. Bien avant que cela n'arrive. Elle referma le livre, posa les mains sur le bureau. Elle respira lentement. Cette information lui tournait dans la tête, impossible à classer, difficile à saisir. Il n'était plus là. Il ne pouvait pas être celui qui l'avait violée.

Un malaise diffus s'insinua en elle. Une sensation familière, comme une nausée. L'ancienne Corinne, qu'elle croyait avoir laissée derrière, refaisait surface. Sa voix murmurait : « tu as mutilé un innocent. Tu as brisé la vie de quelqu'un qui n'avait rien fait. »

Elle serra les poings. « Non. Tais-toi, idiote ! » Elle ne devait pas penser ainsi. Ce qui était fait ne pouvait être défait. Théo figurait sur la liste, voilà tout. Le hasard en avait décidé ainsi. On ne revient pas en arrière. On ne modifie pas le passé.

Elle n'avait plus le choix de faiblir. Elle ne pouvait ni céder ni abandonner. Elle avait une mission désormais, une mission sacrée, pour toutes les femmes qui avaient souffert avant elle, et pour elle aussi qui avait été souillée pour la vie. Le véritable responsable, lui, restait impuni. Elle se dirigea vers sa cachette et tira un autre nom : Patrick Lemoine, son oncle. Le prochain à payer.

Chapitre 6 : Patrick

Patrick Lemoine avait cinquante et un ans. Marié à tante Sylvie depuis vingt-deux ans, il occupait un poste de cadre dans l'industrie pharmaceutique. Amateur de vin, il racontait souvent des plaisanteries pesantes lors des repas et avait tendance à fixer les gens plus qu'il ne fallait. Son nom était sorti en deuxième de l'enveloppe.

Corinne l'avait toujours trouvé trop présent. Lors des réunions de famille, il la serrait dans ses bras, bien trop fort puis faisait des commentaires déplacés sur sa "transformation", depuis qu'elle était "devenue une vraie femme." Entre ses plaisanteries douteuses, ses rires appuyés et sa main qui descendait trop bas dans son dos, elle se sentait mal, sans qu'il y ait matière à l'accuser de manière explicite. Un malaise diffus, familier à tant de femmes face à certains hommes plus âgés qui ne semblent pas percevoir, ou feignent d'ignorer, les limites.

Mais ce 17 juin, il était là. Il figurait parmi les dix hommes qui l'avaient agressée.

Tout devenait limpide désormais dans son esprit dérangé. Il n'y avait pas eu un seul agresseur, mais dix. Ils étaient venus successivement, alors qu'elle était inconsciente, incapable de se défendre. Les souvenirs lui revenaient, précis, comme imprimés dans sa mémoire. Patrick penché sur elle, son haleine marquée par le vin, ses mains sur son corps, ce sourire contenté. Il l'avait touchée, s'était servi d'elle, comme les autres.

Parfois, une petite voix tentait de lui souffler que ce n'était que son imagination, qu'elle s'était réveillée souillée… Mais cette voix ne comptait plus. Ne subsistait qu'une certitude froide : dix hommes, un viol collectif. Tous responsables. Tous coupables. Elle en était fermement persuadée.

Patrick devait répondre de ses actes. Comme les autres.

Depuis trois semaines, elle organisait tout. Elle se rendait chez eux, à Maisons-Laffitte, sous prétexte de rendre visite à sa tante. Sylvie, touchée par son attention, appréciait ces moments. Elles prenaient le thé, discutaient. Patrick rentrait tard, montait dans son bureau avec une bouteille de bordeaux. Toujours le même scénario. Corinne observait chaque détail. Elle apprenait la configuration de la maison,

les horaires, les habitudes. Patrick buvait seul chaque soir, enfermé dans son bureau à l'étage. Sylvie dormait déjà au rez-de-chaussée. Il ne restait rien entre eux, sinon une simple cohabitation.

La substance qu'elle avait mise au point au laboratoire était efficace. Un alcaloïde modifié, sans odeur ni saveur, provoquant une arythmie mortelle en moins d'une heure. Les signes évoquaient une crise cardiaque. Un homme d'âge mûr, en surpoids, amateur d'alcool, personne ne trouverait cela suspect.

Le samedi 4 novembre, elle s'était garée dans une rue voisine, vers vingt heures. Tout était calme. Les lumières du salon s'étaient éteintes peu après. Sylvie était montée dormir, comme à son habitude. À l'étage, la lumière du bureau de Patrick restait allumée. Il était seul, absorbé par son verre.

Corinne avait enfilé des gants, un masque, rabattu la capuche de son sweat. Elle connaissait parfaitement la maison. La porte de service à l'arrière, celle que Sylvie utilisait pour sortir les poubelles, fermait mal. Un simple coup d'épaule suffisait à l'ouvrir.

Elle était entrée discrètement, se faufilant dans la cuisine plongée dans l'obscurité. Tout y demeurait immobile. Sylvie dormait profondément, épuisée par ses journées et son mariage vidé de sens. À l'étage, des accords de musique classique s'échappaient. Patrick écoutait encore Wagner ou Mahler, un verre à la main, persuadé de ressembler à un penseur mélancolique. Elle monta l'escalier sans bruit, contournant les marches qui craquaient. Son cœur battait fort, mais ses gestes restaient précis. Aucune panique, seulement une attention froide qu'elle connaissait désormais parfaitement.

La porte du bureau était entrouverte. Par l'entrebâillement, elle apercevait Patrick assis à son bureau, un demi verre de vin rouge à la main, absorbé par son écran, regardant des images de femmes nues. Il portait ce vieux pull distendu et un pantalon de jogging usé. Il avait l'air d'un homme qui avait renoncé.

Corinne se glissa dans le couloir voisin, près du placard à linge toujours ouvert. De là, elle observait le bureau sans quitter l'ombre. Elle sortit une petite fiole de son sac. Patrick finit par se lever pour aller aux toilettes, situées juste à côté. C'était l'instant attendu.

Corinne traversa rapidement le couloir, entra dans le bureau et versa le contenu de la fiole dans le verre de vin. Le liquide se mêla aussitôt au reste, imperceptible. Elle regagna aussitôt le placard,

refermant la porte sans bruit, laissant juste une mince ouverture.

Patrick revint, se laissa tomber sur sa chaise et reprit son verre. Il but une gorgée, puis une autre. Corinne l'observait, silencieuse, retenant sa respiration. Son cœur battait plus fort, mais ce n'était pas la peur. C'était l'attente, teintée d'impatience. Elle allait le voir mourir. Celui qui l'avait agressée. Celui qui avait abusé d'elle lorsqu'elle était sans défense.

Patrick continuait à boire, l'esprit ailleurs, les yeux rivés à l'écran. Dix, puis quinze minutes s'écoulèrent. Soudain, il fronça les sourcils, porta la main à sa poitrine. Il se leva, chancelant. Sa respiration devint sifflante. « Putain… », murmura-t-il. Il tenta d'atteindre la porte, mais ses jambes cédèrent. Il s'effondra, renversant son verre qui se brisa. Le vin forma une tache sombre sur le parquet. Patrick respirait difficilement, le visage crispé. Il essaya de ramper vers la sortie, la main tendue vers le couloir. Vers une aide qui ne viendrait pas. Ses doigts griffaient le sol, son corps secoué de soubresauts.

Corinne sortit du placard et s'approcha lentement. Elle le regardait d'en haut, silencieuse. Patrick leva les yeux vers elle. Un court instant, elle perçut la peur dans son regard. Il voulut parler, mais seul un râle franchit ses lèvres. « Tu te souviens de moi ? » Elle avait chuchoté, la voix étouffée. « Le 17 juin. Tu étais présent. Vous étiez tous là. Dix hommes. Dix bourreaux. Tu m'as violée alors que je ne pouvais même pas me défendre. »

Patrick avait secoué la tête lentement, les yeux grands ouverts, comme s'il cherchait à saisir le sens de ses

paroles. Mais c'était terminé. La vie l'avait quitté. Son corps s'était contracté une ultime fois, puis il était resté immobile. Corinne était restée debout, quelques secondes de plus, les yeux fixés sur le corps inerte. Rien. Pas la moindre trace de compassion. Aucun regret. Simplement une satisfaction glacée. Justice. Deux sur dix.

Elle avait ramassé les éclats de verre avec soin, les avait essuyés avec le torchon qu'elle avait apporté. Ensuite, elle avait sorti un autre verre, identique, de son sac. Elle l'avait pris dans la cuisine la fois précédente, versé un peu de vin de la bouteille posée sur le bureau, et laissé le verre sur la table, incliné comme s'il venait de tomber. La scène aurait pu sembler banale : un homme affaissé, son verre à côté de lui. Elle avait même pensé à mettre ses empreintes sur le verre en le glissant dans sa main crispée un instant.

Elle avait quitté le bureau, descendu l'escalier, était sortie par la porte de service, refermant derrière elle. Quelques minutes plus tard, elle roulait déjà vers Saint-Germain-en-Laye.

Le dimanche matin, le téléphone avait sonné vers neuf heures. Sa mère avait répondu et lui avait dit, la voix tremblante : « Corinne, il faut que je te dise quelque chose. C'est ton oncle Patrick. Il est mort cette nuit. » Corinne s'était redressée dans son lit, avait pris un air étonné. « Quoi ? Comment ? - Un infarctus, apparemment. Sylvie l'a trouvé ce matin dans son bureau. Il s'est effondré cette nuit. Les pompiers n'ont rien pu faire, il était déjà froid quand elle l'a découvert.

« Oh mon dieu… Pauvre tante Sylvie…- Oui, elle est dévastée. Nous allons y aller ce matin. Tu veux venir avec nous ? - Oui, bien sûr. Je me prépare. » Elle avait souri, immobile, les yeux levés vers le plafond. Voilà, c'était terminé. Patrick n'était plus. Deux sur dix. Il en restait huit.

Chez Patrick et Sylvie, tout était bouleversé. Les pompiers venaient de partir, le médecin avait signé le constat, le corps avait été emmené. Sylvie, anéantie dans le salon, sa sœur Daphné et quelques voisins l'entouraient. Elle pleurait, le visage marqué par le chagrin.

Corinne était entrée avec ses parents. Édouard avait pris Sylvie dans ses bras, elle s'était effondrée. Daphné restait près de la fenêtre, l'air absent. Corinne l'avait rejointe. « Maman ? » Daphné s'était tournée vers elle, hésitante. « C'est tout de même étrange, tu ne trouves pas ? D'abord Théo, agressé violemment, et maintenant Patrick, disparu soudainement. Deux personnes présentes à ta fête en juin. Ça commence à faire beaucoup, tu ne crois pas ? »

Corinne avait senti son estomac se nouer, mais son visage était resté impassible. « C'est sûrement une coïncidence, non ? Un infarctus, ça peut toucher n'importe qui. - Oui, bien sûr. Patrick buvait beaucoup, rien d'étonnant. C'est simplement… étrange que ça survienne maintenant. Mais tu as raison, ça arrive. »

Daphné avait secoué la tête, comme pour balayer tout cela. « Mon travail me rend parano. J'imagine des liens partout. » Elle s'était éloignée vers Sylvie.

Corinne, elle, était restée sur place, un peu inquiète. Sa mère avait perçu la connexion. Les deux hommes présents à la fête, tous les deux là. Mais elle attribuait cela au hasard, à la malchance, rien de plus.

Elle ne voyait aucun rapport avec sa fille, elle ne soupçonnait rien. Pour elle, il ne s'agissait que d'une succession de deux mauvaises coïncidences.

Les jours suivants, on avait organisé les funérailles. L'autopsie administrative n'avait rien révélé d'anormal. Infarctus massif du myocarde, un homme en surpoids qui abusait de l'alcool, mort naturelle. Le certificat avait été signé sans difficulté.

Daphné, tout de même, avait posé quelques questions au médecin légiste, un ancien camarade. Non, rien à signaler. Un cas classique, malheureusement. « Il buvait combien par jour ? - Sa femme parle d'une bouteille de vin chaque soir, parfois davantage. Son foie était détruit. Il n'aurait pas tenu longtemps ainsi. » Daphné avait acquiescé, rien à redire. La disparition de Patrick semblait naturelle, presque attendue. Seule la concordance avec l'agression de Théo la dérangeait encore un peu, mais cela s'arrêtait là.

L'enterrement avait eu lieu le jeudi suivant, au cimetière de Maisons-Laffitte. Environ cinquante personnes étaient venues, famille, collègues, quelques proches. Le ciel restait bas, gris, menaçant. La pluie avait commencé pendant la cérémonie. Corinne, vêtue de noir, debout entre ses parents, le visage fermé. Elle observait le cercueil descendre, écoutait le prêtre. Autour d'elle, on pleurait. Sylvie, effondrée, soutenue par Daphné et Édouard. Les cousins, les oncles, les tantes. Même ceux qui avaient à peine connu Patrick avaient les yeux brillants.

Elle, rien. Ni tristesse, ni remords. Elle assistait à la scène comme de l'extérieur, spectatrice d'un film dont elle n'était plus vraiment l'héroïne. Et maintenant, son esprit dérangé en était persuadé. Elle les voyait tous nettement, se succédant sur son corps ahanant de plaisir bestial. La vérité ne l'atteignait plus.

Chapitre sept : Lucas.

Lucas Moreau avait vingt-deux ans. Il était étudiant en troisième année de pharmacie avec Inès. Originaire d'Argenteuil, il draguait Inès depuis des mois sans succès. Le troisième nom sorti de l'enveloppe. Corinne le connaissait peu. Elle l'avait croisé quelques fois à la fac, toujours autour d'Inès, toujours à essayer de la faire rire, de capter son attention. Un garçon sympathique en apparence, sportif, souriant. Inès l'avait invité à la fête du 17 juin pour ne pas venir seule, et il avait accepté avec enthousiasme.

Et cette nuit-là, il était là. Avec les neuf autres. Il l'avait violée, lui aussi. Elle se souvenait maintenant de son visage penché sur elle, de ses mains sur son corps. Elle en était certaine dans sa folie. Aussi certaine que pour Patrick et Théo.

Lucas habitait en résidence universitaire à Argenteuil, un bâtiment anonyme de six étages. Corinne l'avait suivi pendant deux semaines, notant ses habitudes. Il sortait souvent le soir, rejoignait des amis dans des bars, rentrait tard, souvent légèrement ivre. Le mercredi soir, il suivait un cours de foot en salle qui se terminait à vingt-deux heures. Il rentrait seul, à pied, par une petite rue mal éclairée qui longeait un terrain vague. Quinze minutes de marche solitaire dans l'obscurité.

C'était là qu'elle frapperait.

Le mercredi 22 novembre, Corinne prétexta une sortie avec des camarades de la fac. Daphné et Édouard ne posèrent aucune question. Leur fille sortait peu, c'était même plutôt bon signe qu'elle se détende un peu.

Elle se rendit à Argenteuil, gara sa voiture à distance, enfila la perruque blonde, le masque, les gants. Cette fois, pas de pomme. Elle voulait que ce soit rapide, définitif. Une balle dans la nuque, à bout portant. Lucas ne souffrirait pas, il s'effondrerait avant même de comprendre ce qui lui arrivait.

Elle se posta dans l'ombre du terrain vague, attendant. Vingt-deux heures quinze. Vingt-deux heures trente. Puis elle le vit arriver, sac de sport sur l'épaule, écouteurs dans les oreilles. Il marchait d'un pas décontracté, fredonnant vaguement.

Corinne sortit de l'ombre et s'approcha silencieusement par derrière.

Elle leva le pistolet, visa la base du crâne. Son doigt se crispa sur la détente. Au dernier instant, Lucas tourna légèrement la tête, comme s'il avait senti une présence. Ses yeux se posèrent sur elle une fraction de seconde. Même avec le masque et la perruque, quelque chose dans son regard, dans sa silhouette, dans sa démarche peut-être, dut éveiller une reconnaissance. Ses yeux s'écarquillèrent. Il commença à prononcer son prénom, les premières syllabes à peine formées.

Elle tira.

Le coup partit mais Lucas avait bougé. La balle, au lieu de pénétrer perpendiculairement dans la nuque, ricocha sur l'os occipital et dévia. Lucas s'effondra comme une masse, le crâne ensanglanté, mais il respirait encore. Corinne vit sa poitrine se soulever faiblement.

Elle entendit des voix au loin, des gens qui sortaient du gymnase. Elle ne pouvait pas tirer une deuxième fois,

le bruit attirerait l'attention. Elle rangea précipitamment l'arme, ramassa la douille, et s'enfuit en courant dans l'obscurité du terrain vague. Derrière elle, Lucas gisait sur le sol, inconscient, le sang formant une flaque sous sa tête. Mais vivant.

Les secours arrivèrent rapidement. Un voisin avait entendu le coup de feu étouffé et appelé le SAMU. Lucas fut transporté d'urgence à l'hôpital Delafontaine de Saint-Denis. Traumatisme crânien sévère. Hémorragie intracrânienne. Pronostic vital engagé. Les chirurgiens opérèrent pendant six heures pour retirer les fragments osseux et stopper l'hémorragie. Lucas survécut à l'opération mais tomba dans un coma profond.

Le lendemain matin, Corinne apprit la nouvelle par Inès qui l'appela en sanglotant. Lucas avait été victime d'une agression, on lui avait tiré dessus, il était entre la vie et la mort dans le coma. Inès ne comprenait rien, Elle était à l'hôpital mais ne pouvait pas le voir, un policier montait la garde devant sa porte. Corinne feignit le choc, la stupéfaction, promit de la rejoindre rapidement.

Elle raccrocha, le cœur battant. Lucas était vivant. Dans le coma, mais vivant. Et s'il se réveillait, il pourrait parler. Il l'avait vue. Il l'avait reconnue. Il avait même commencé à prononcer son prénom avant qu'elle ne tire. Il fallait qu'elle l'achève avant qu'il ne reprenne conscience, ce sale violeur.

À l'hôpital Delafontaine, l'ambiance était tendue. La police avait rapidement fait le lien avec les autres affaires. Théo Bergeron mutilé en octobre. Patrick Lemoine mort d'un infarctus en novembre. Et maintenant Lucas Moreau, entre la vie et la mort. Trois hommes liés à la même fête d'anniversaire, celle de Corinne Dubois-Mercier, le 17 juin. Et certainement deux fois la même arme utilisée. Ce n'était plus une coïncidence. C'était une série.

Marc Villiers avait été dessaisi de l'enquête, trop proche de la famille Dubois-Mercier. Le commandant Bertrand Lacroix pilotait désormais l'affaire, épaulé par deux lieutenants, Sophie Arnaud et Karim Benali. Une cellule d'enquête avait été constituée. Tous les invités de la fête du 17 juin étaient interrogés, leurs alibis vérifiés, leurs vies passées au crible.

Daphné suivait l'affaire de loin, officiellement tenue à l'écart mais informée officieusement par Marc. Lacroix était venu la voir personnellement pour lui expliquer qu'ils avaient un problème. Trois hommes présents à l'anniversaire de sa fille étaient visés. Pour l'instant, aucune piste sérieuse sur le mobile, mais ils ne pouvaient pas exclure que Corinne soit elle-même en danger, indirectement. Peut-être avait-elle été témoin de quelque chose ce soirlà sans le savoir. Peut-être représentait-elle un danger pour quelqu'un. Il préférait qu'elle soit protégée, au cas où. Il lui dit qu'elle était bien placée pour cela, qu'elle garde son arme de service sur elle.

Daphné avait promis d'en parler à son mari, de faire attention.

Le soir même, lors du dîner, Daphné aborda le sujet avec précaution. Elle demanda à Corinne si elle avait appris pour Lucas. Corinne hocha la tête, l'air inquiet, répondit qu'Inès l'avait appelée et que c'était horrible. Daphné expliqua alors que les enquêteurs avaient fait le lien avec Théo et Patrick, trois hommes qui étaient à sa fête, et qu'ils pensaient que quelqu'un en voulait peut-être aux invités de cette soirée.

Édouard pâlit en demandant s'il y aurait un tueur qui s'attaquait spécifiquement aux gens qui étaient là. Daphné répondit qu'on ne savait pas encore, mais que par précaution, le commandant Lacroix préférait que Corinne soit prudente, qu'elle était peut-être visée indirectement.

Corinne sentit l'ironie de la situation. On lui demandait de se protéger d'elle-même. Elle demanda si ses parents pensaient qu'elle était en danger. Sa mère préférait qu'elle ne sorte plus seule le soir, et

que si elle remarquait quelque chose d'inhabituel, que quelqu'un qui la suivait, n'importe quoi, elle devait appeler immédiatement.

Corinne acquiesça docilement, promit de faire attention. Mais intérieurement, elle calculait déjà. Lucas était dans le coma, sous protection policière. Un flic devant sa porte. Inès qui ne quittait pas l'hôpital. Comment allait-elle pouvoir l'approcher ? Comment allait-elle pouvoir le tuer avant qu'il ne se réveille ?

Les jours passèrent. L'enquête piétinait. Les interrogatoires n'avaient rien donné. Tous les invités avaient des alibis vérifiables pour les différentes agressions. Aucun mobile apparent. Aucune connexion évidente entre les trois victimes, à part cette fameuse fête.

Lacroix interrogea personnellement Corinne, en présence de sa mère. Une formalité, avait-il précisé. Elle n'était pas suspecte, juste témoin potentiel. Il lui demanda si elle se souvenait de quelque chose d'inhabituel lors de sa fête d'anniversaire, une dispute, une tension entre certains invités. Corinne secoua la tête, répondit que non, c'était une soirée normale, en famille et avec quelques amis, tout le monde s'entendait bien.

Il demanda ensuite si Théo Bergeron, Patrick Lemoine et Lucas Moreau se connaissaient entre eux. Corinne répondit qu'elle ne pensait pas, que Théo était venu avec son cousin Mathieu, Lucas avec son amie Inès, et Patrick était son oncle, ils n'avaient aucun lien entre eux. Lacroix voulut savoir si elle avait des relations particulières avec l'un d'eux. Elle répondit que non, qu'elle connaissait à peine Théo, voyait Patrick aux réunions de famille, et que Lucas était juste un camarade de fac d'Inès.

Lacroix hocha la tête, prit quelques notes, la remercia et partit. Daphné accompagna Corinne jusqu'à sa chambre en lui disant qu'elle avait été très bien, que c'était difficile avec tous ces événements. Corinne répondit que ça allait, que c'était juste surréaliste, qu'elle n'arrivait pas à croire que tout ça arrivait. Sa mère promit qu'ils trouveraient qui faisait ça.

Corinne sourit faiblement. Oui, ils finiraient par trouver. C'était inévitable. Mais pas tout de suite. Elle avait encore du temps. Et elle devait l'utiliser pour éliminer Lucas avant qu'il ne se réveille. À l'hôpital, le pronostic restait incertain. Lucas était stable, mais profondément inconscient. Les médecins parlaient d'attendre, de voir comment évoluait l'œdème cérébral. Il pourrait se réveiller dans quelques jours, ou dans quelques semaines, ou jamais.

Corinne devait agir vite. Mais comment ? Un policier montait la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant la chambre. Inès passait des heures à l'hôpital, espérant un miracle. Les parents de Lucas ne quittaient pratiquement pas son chevet.

Elle observa, étudia, chercha une faille. Les relèves de garde avaient lieu toutes les huit heures, à sept heures, quinze heures et vingt-trois heures. Pendant le changement, il y avait quelques minutes où personne ne montait la garde, le temps que le policier sortant briefe celui qui arrivait. Ils descendaient généralement prendre un café ensemble à la cafétéria, laissant la porte sans surveillance pendant cinq à dix minutes.

C'était là sa fenêtre. Quelques minutes. Pas plus.

Elle devait aussi s'assurer qu'Inès ne serait pas là. Elle l'appela le vendredi soir pour lui suggérer de rentrer se reposer, qu'elle allait tomber malade à force de rester à l'hôpital, que les parents de Lucas étaient là et que les médecins avaient dit que ça pouvait prendre du temps. Inès finit par céder, reconnut qu'elle était épuisée et qu'elle avait besoin de dormir.

Corinne attendit vingt-trois heures. Elle s'était garée à proximité de l'hôpital, vêtue d'un jean sombre, d'un sweat à capuche noir, d'un masque chirurgical comme en portaient beaucoup de gens depuis la Covid. Elle avait préparé deux seringues. La première contenait du chlorure de potassium qu'elle injecterait directement dans la perfusion de Lucas. Arrêt cardiaque en quelques minutes. La deuxième, qu'elle gardait dans sa poche, contenait un puissant sédatif au cas où elle croiserait quelqu'un.

Elle entra par l'entrée des urgences, toujours bondée même la nuit, et se fondit dans le flux des visiteurs. Personne ne lui prêta attention. Elle monta par les escaliers jusqu'au quatrième étage, service de réanimation. Le couloir était faiblement éclairé, silencieux. Elle jeta un coup d'œil prudent. Le policier de garde était en train de descendre avec son collègue pour la relève. Parfait.

Elle s'approcha de la chambre 412. La porte était fermée mais pas verrouillée. Elle l'ouvrit doucement et se glissa à l'intérieur. Lucas gisait dans le lit, entouré de machines qui bipaient doucement. Des tubes partout, un respirateur, des écrans qui affichaient ses constantes vitales. Il avait l'air si vulnérable, si jeune. Le crâne bandé, le visage pâle, les yeux fermés.

Corinne s'approcha, sortit la première seringue, repéra la perfusion. Il suffisait d'injecter le produit directement dans le tube. En quelques minutes, son cœur s'arrêterait. On mettrait ça sur le compte de complications post-opératoires. Personne ne soupçonnerait rien. Elle inséra l'aiguille dans le cathéter de la perfusion et commença à pousser lentement le piston.

La porte s'ouvrit brusquement derrière elle.

Une jeune infirmière blonde se tenait dans l'encadrement, les yeux écarquillés. Elle ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Son badge indiquait Amélie Rousseau. Elle demanda ce que Corinne faisait là. Le temps sembla se figer. Amélie regardait la seringue dans la main de Corinne, puis Lucas, puis à nouveau Corinne. La compréhension se fit jour dans ses yeux. Elle commença à dire que Corinne essayait de...

Elle n'eut pas le temps de crier. Corinne avait déjà sorti la deuxième seringue de sa poche. En trois pas, elle fut sur l'infirmière. Amélie tenta de reculer mais Corinne fut plus rapide. Elle planta l'aiguille dans le cou de la jeune femme et appuya sur le piston.

Amélie ouvrit la bouche pour hurler mais seul un râle étranglé en sortit. Le sédatif agissait presque instantanément à cette dose. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites. Ses jambes se dérobèrent. Corinne la rattrapa avant qu'elle ne s'effondre bruyamment, la traîna à l'intérieur de la chambre et referma la porte. Elle allongea le corps de l'infirmière sur le sol, chercha son pouls. Faible. Très faible. Beaucoup trop faible.

Elle avait injecté une dose prévue pour immobiliser quelqu'un rapidement, sans calculer le poids exact. L'infirmière était menue, peut-être cinquante kilos. La dose était mortelle. Amélie convulsa une fois, deux fois, puis s'immobilisa complètement. Ses yeux restèrent ouverts, fixes, vides. Corinne resta figée quelques secondes, regardant le corps. Elle venait de tuer une innocente. Une jeune femme qui faisait juste son travail, qui était entrée au mauvais moment, qui n'avait rien à voir avec tout ça. « Je suis désolée » murmura-t-elle.

Pas le temps de penser. Pas le temps de ressentir. Elle devait finir. Elle retourna vers Lucas, reprit la première seringue toujours plantée dans la perfusion, et acheva d'injecter le chlorure de potassium. Puis elle retira la seringue et la mit dans sa poche avec l'autre. Les machines commencèrent à hurler. Le moniteur cardiaque affichait une ligne droite. Lucas était mort.

Corinne jeta un dernier regard pensif au corps d'Amélie, étendu sur le sol. Elle ouvrit la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir. Personne. Les alarmes des machines allaient attirer du monde d'une seconde à l'autre. Elle sortit, referma la porte derrière elle, et s'éloigna rapidement d'un pas normal, presque tranquille.

Elle croisa une infirmière qui courait vers la chambre 412, alertée par les alarmes. Corinne baissa la tête, continua son chemin. Descendit par les escaliers. Sortit par les urgences. Rejoignit sa voiture. Ses mains tremblaient sur le volant. Pas de peur. Pas de remords, juste un petit regret pour l'infirmière. Et l'adrénaline qui redescendait. Elle démarra, roula calmement vers Saint-Germain.

Derrière elle, à l'hôpital, c'était le chaos. L'équipe médicale avait tenté de réanimer Lucas sans succès. On avait découvert le corps d'Amélie Rousseau, morte d'une overdose massive de sédatif. Les policiers étaient arrivés en courant, trop tard. Le témoin était mort. Et une jeune infirmière innocente avec lui.

L'enquête venait de prendre une tout autre dimension. On ne cherchait plus quelqu'un qui réglait des comptes. On cherchait désormais un tueur en série.

Et pour la première fois, Corinne Dubois-Mercier figurait sur la liste des personnes à protéger. L'ironie était absolue.

Chapitre huit : Bernard.

Corinne était rentrée chez elle, essoufflée. Elle n'avait même pas eu le temps de cacher les seringues et le masque sous l'oreiller que sa mère était déjà entrée dans la chambre, paniquée. Elle voulait juste savoir si Corinne allait bien, si elle n'avait rien. Corinne lui avait raconté que tout allait bien, la voix un peu tremblante, mais sa mère n'écoutait qu'à moitié.

Elle l'avait attrapée par le bras, tirée jusque dans l'entrée, devant le petit secrétaire, et lui avait montré comment ouvrir le double fond. Là-dedans, il y avait un vieux pistolet pour femme, un 6.35 browning chargé, prêt à servir. "Uniquement en cas d'urgence, tu comprends ?" Sa mère avait bien insisté sur les mots. Corinne, elle, s'était juste dit que ça ferait une arme de secours si jamais la sienne ne marchait plus.

De retour dans sa chambre, elle avait tout remis en place, puis elle avait sorti un autre nom de l'enveloppe : Bernard Tessier. Lui aussi l'avait violée. Cette fois, dès qu'elle avait sorti le nom, son esprit ravagé construisit les images et elle se rappela de tout. Il allait payer, comme les autres. Mais là, ce n'était pas simple. Bernard, c'était un dur, elle le savait. Il fallait être maligne. Pas le choix.

Bernard Tessier. 54 ans. Commandant à la Brigade des Stups. Douze ans qu'il travaillait avec sa mère. Un vrai pro, prudent, qui connaissait tous les rouages du métier. Quatrième nom de la liste.

Tout était revenu dans sa mémoire blessée. Le 17 juin. Bernard était là, avec les autres. Il l'avait violée, lui aussi, et elle revoyait son visage par flashes : sa moustache grise, son haleine d'alcool, ce regard froid. Un flic, censé protéger les gens. Il avait profité d'elle, et c'était presque pire parce qu'il savait comment ne laisser aucune trace.

Mais Bernard, ce n'était pas comme les autres. Il était entraîné, méfiant, toujours armé, même en civil. Il flairait les problèmes à des kilomètres. L'attaquer de front ? Impossible, c'était du suicide. Et justement, une idée commençait à lui venir.

Elle avait passé la semaine à le suivre discrètement. Bernard vivait seul, au Vésinet, dans une petite maison avec jardin. Sa femme, Martine, était partie trois ans plus tôt, fatiguée de ses horaires impossibles, de son boulot qui passait avant tout. Leurs filles avaient fait leur vie, elles ne venaient presque jamais. Bernard menait une vie

de solitaire, rentrait tard, mangeait des plats tout prêts devant la télé, et, franchement, il buvait un peu trop le soir.

Ce qui comptait vraiment, c'était qu'il avait été au centre de l'enquête sur les meurtres. Il était partout : aux réunions, sur les rapports, plongé dans les dossiers. Rien ne lui échappait. Il croyait que Corinne, la fille de Daphné, était en danger. Il l'avait vue grandir, il la connaissait depuis qu'elle était toute petite. Forcément, il se sentait responsable d'elle.

Voilà, c'était son point faible. Le seul.

Le mercredi 6 décembre, une fois la nuit tombée, Corinne avait pris son téléphone et lui avait envoyé un message. Elle n'avait jamais fait ça avant, mais elle avait son numéro depuis toujours, comme tous les proches de sa mère.

« Bonsoir Bernard. C'est Corinne. Désolée de vous déranger. Je sais que c'est bizarre, mais j'aurais besoin de vous parler. De quelque chose d'important. En rapport avec ce qui se passe. Je préférerais ne pas en parler à maman pour l'instant. Est-ce que je pourrais passer vous voir ce soir ? Je suis un peu inquiète. »

Elle avait attendu, le cœur battant. Cinq minutes. Dix. Puis le téléphone avait vibré.

« Bien sûr Corinne. Tu peux venir quand tu veux. Tu as mon adresse ? »

Elle avait répondu oui, qu'elle serait là dans une demi-heure, et elle l'avait remercié mille fois. Elle avait préparé son sac. Le 22LR, deux balles dans le chargeur. Les gants. Le masque, au cas où. Surtout, une petite fiole avec le même sédatif que celui qui avait tué l'infirmière, mais en dose plus faible cette fois. Juste de quoi l'endormir, pas le tuer. Enfin, pas tout de suite.

Elle avait dit à ses parents qu'elle sortait réviser chez Inès. Daphné avait insisté pour qu'elle prenne le browning du secrétaire. Corinne avait fait semblant d'hésiter, puis elle avait accepté en le glissant dans son sac .

Elle était arrivée chez Bernard vers huit heures et demie. La maison, toute allumée, semblait accueillante. Elle avait sonné. Bernard avait ouvert presque tout de suite, l'air un peu inquiet, mais toujours doux. Il portait un vieux jean, un pull délavé, et franchement, il paraissait épuisé. Sur la table basse, elle avait aperçu une bouteille de whisky

déjà bien entamée, un verre à moitié plein à côté. Il buvait tout seul, exactement comme elle l'espérait.

Il l'avait fait entrer, tout de suite préoccupé par le message qu'elle lui avait envoyé. Elle s'était excusée de débarquer comme ça, avait dit qu'elle ne savait plus à qui parler. Il lui avait proposé quelque chose à boire, du thé ou du café. Elle avait demandé du thé.

Bernard était parti à la cuisine. C'était le moment d'agir. Corinne avait attrapé la petite fiole dans son sac, s'était approchée du verre de whisky et avait versé le liquide dedans. Tout s'était mélangé, ni vu ni connu. Elle avait refermé la fiole, l'avait glissée dans son sac, puis s'était installée sur le canapé.

Quand Bernard était revenu avec le thé, il le lui avait tendu puis s'était rassis dans son fauteuil, son whisky à la main. Il lui avait demandé ce qui n'allait pas. Corinne avait bu une gorgée, avait pris le temps de réfléchir, ou du moins elle en avait donné l'impression. Elle lui avait raconté qu'à la fête, pour son anniversaire, il s'était passé un truc dont elle n'avait parlé à personne, même pas à sa mère. Elle avait expliqué qu'elle avait eu un malaise vers minuit, qu'elle se souvenait d'avoir bu un verre, et puis plus rien. Trou noir. Deux heures disparues. Elle s'était réveillée dans sa chambre, ses vêtements en désordre, comme si quelqu'un l'avait déplacée ou portée. Ça l'avait inquiétée, mais elle avait fini par se dire qu'elle avait juste trop bu.

Bernard avait haussé les sourcils et avait bu une gorgée. Son visage était resté fermé, mais Corinne ne le quittait pas des yeux. Elle surveillait le moindre geste, cherchant quelque chose qui trahirait sa culpabilité, n'importe quel signe qui confirmerait ce qu'elle soupçonnait.

Il lui avait demandé si elle croyait qu'on avait pu la droguer. Elle avait répondu qu'elle n'en savait rien, peut- être, et qu'avec tout ce qui se passait, toutes ces agressions, elle se demandait s'il y avait un lien, si quelqu'un présent ce soir-là lui en voulait pour une raison qu'elle ignorait.

Bernard avait répliqué qu'elle aurait dû en parler à sa mère tout de suite, que c'était grave, qu'il y avait peut-être eu agression. Elle avait expliqué qu'elle avait eu honte, qu'elle n'était pas sûre, qu'elle ne voulait pas provoquer un drame familial pour rien. Il avait acquiescé, l'air compréhensif. Il avait fini son whisky, s'était levé pour s'en resservir. Corinne avait remarqué qu'il commençait à tanguer. Le sédatif se mélangeait à l'alcool.

Il lui avait dit qu'elle avait bien fait de venir en parler, qu'ils allaient voir ce qu'ils pouvaient faire. Il s'était réinstallé lourdement, son verre plein à ras bord. Sa voix devenait pâteuse. Il lui avait demandé si elle se souvenait de qui était près d'elle ce soir-là, qui lui avait donné ce verre. Corinne avait secoué la tête. Non, tout était resté flou. Elle ne se rappelait que d'une chose : cette sensation étrange, puis plus rien.

Bernard avait bu une autre gorgée. Ses paupières s'alourdissaient. Il s'était frotté les yeux, s'était excusé d'être fatigué, avait dit que la journée avait été longue et qu'il avait sans doute un peu trop bu. Elle lui avait demandé s'il préférait qu'elle parte, qu'elle pouvait revenir un autre jour si besoin. Mais lui voulait qu'elle reste. Il disait qu'il fallait en parler à Daphné, que c'était important.

Il avait essayé de se lever, mais ses jambes ne le portaient plus. Il s'était affaissé dans le fauteuil, perdu, cherchant à comprendre ce qui lui arrivait, marmonnant qu'il se sentait bizarre. Corinne avait posé sa tasse, s'était levée, calmement. Elle s'était approchée de lui. — Tu te souviens, Bernard ? Le 17 juin. Tu étais là, avec les autres. Vous m'aviez tous violée. Les dix. Un par un.

Bernard avait levé vers elle un regard égaré, les pupilles dilatées, luttant contre le sédatif. Il avait balbutié, demandé de quoi elle parlait, juré qu'il n'avait jamais fait ça. « Si. Tu l'as fait. Comme Patrick. Comme Théo. Comme Lucas. Et maintenant, tu vas payer. »

Quelque chose avait changé dans ses yeux, un éclair soudain. Il avait essayé de dégainer son arme, là, à sa

ceinture, mais il avait été trop lent, maladroit. Corinne, elle, n'avait pas hésité. Elle avait sorti un pistolet de son sac, l'avait braqué sur lui et lui avait ordonné de ne rien tenter.

Bernard avait ouvert la bouche, avait voulu protester, mais aucun son n'était sorti. Ses yeux s'étaient écarquillés, complètement paumés. Il avait glissé du fauteuil et s'était écroulé par terre, lourdement. Il respirait encore.

Il avait perdu connaissance, mais il était vivant. Corinne était restée là, debout au-dessus de lui, l'arme bien en main. Franchement, il lui suffisait d'appuyer sur la détente. Une balle dans la tête, et c'était terminé. Rapide, propre. On aurait accusé le tueur en série qui traînait dans les parages. Simple.

Mais elle n'avait pas pu. Il y avait eu comme un blocage. Bernard

était flic, comme sa mère. Descendre un collègue de sa mère, c'était franchir une ligne, rendre le truc trop intime, trop dangereux. Au fond d'elle, une petite voix murmurait que tout ça n'avait aucun sens, qu'elle se trompait, que Bernard ne lui avait jamais rien fait. Elle allait foutre en l'air la vie d'un type innocent. Elle avait balayé cette voix d'un revers de main. Non. Bernard était coupable. Comme tous les autres. Elle en était sûre.

Mais le tuer ici, chez lui, après lui avoir envoyé un message et débarqué comme ça… Ça ne tenait pas debout. Les flics remonteraient direct jusqu'à elle. Il lui fallait une autre solution. Un accident. Ou même un suicide. Tout le monde savait que Bernard picolait. Il vivait seul, n'avait jamais encaissé son divorce. Un flic au bout du rouleau, qui craque. Personne n'aurait trouvé ça louche.

Corinne avait jeté un regard autour d'elle, le cerveau en surchauffe. Le garage. Elle l'avait repéré en arrivant, collé à la maison. Il devait bien y avoir une bagnole. Elle avait attrapé Bernard, l'avait traîné à travers le salon jusqu'au garage. C'était lourd, galère, mais l'adrénaline faisait le boulot et elle était assez sportive. Une vieille Peugeot l'attendait. Elle avait ouvert la portière, hissé Bernard sur le siège conducteur, lui avait mis la ceinture.

Elle était rentrée dans la maison, avait vérifié toutes les fenêtres pour bien les fermer, puis avait pris la tasse, la bouteille de whisky et le verre. Elle les avait soigneusement lavés et essuyés, pour être sûre de ne rien laisser derrière elle. Ensuite, elle avait posé la bouteille, à moitié vide, sur le siège passager, comme si Bernard avait bu dans la voiture, tout simplement.

Elle avait mis le contact, refermé doucement la porte du garage donnant sur la maison. Le monoxyde de carbone ferait le reste. Dans quelques heures, Bernard serait mort, asphyxié. Un flic alcoolique retrouvé dans sa voiture, moteur tournant, dans un garage fermé. Accident, suicide… au fond, qu'est-ce que ça changeait ? Personne n'aurait pensé à un meurtre.

Corinne était partie par la porte du garage. Elle l'avait refermée doucement derrière elle, puis s'était glissée dehors, sans bruit, dans la nuit.

Elle était rentrée chez elle vers dix heures du soir. Ses parents regardaient la télé, comme d'habitude. Elle leur avait dit que sa soirée avec Inès s'était bien passée, qu'elles avaient travaillé comme prévu. Ensuite, elle était montée dans sa chambre, complètement épuisée.

Le lendemain matin, tout avait changé. En descendant pour le petit-déjeuner, sa mère effondrée lui avait dit que Bernard Tessier, commandant de police, avait été retrouvé mort dans son garage, asphyxié au monoxyde de carbone. Les premiers éléments laissaient penser à un accident, peut-être à un suicide. On disait qu'il n'allait pas bien ces derniers temps, qu'il buvait trop, qu'il vivait seul. L'enquête ne faisait que commencer.

Daphné était dévastée. Pour elle, Bernard n'était pas juste un collègue, c'était un ami. Elle pleurait dans les bras d'Édouard. Corinne lui avait pris la main, essayé de la consoler, répété à quel point elle était désolée, combien Bernard était quelqu'un de bien.

Mais à l'intérieur, rien. Pas la moindre émotion. Quatre sur dix, s'était-elle dit. Il en restait six.

L'un des policiers de l'enquête sur les meurtres en série venait de tomber. Et personne, vraiment personne, n'aurait imaginé une seconde que la gentille Corinne Dubois-Mercier, cette fille qu'on considérait comme une victime potentielle, ait pu avoir le moindre rapport avec tout ça.

Chapitre 9 : L'étau .

La mort de Bernard Tessier avait tout changé.

On avait retrouvé un commandant de police mort dans son garage… On avait voulu faire croire à un suicide, ou à un banal accident. Mais honnêtement, personne n'y croyait, surtout dans le contexte actuel. Pas alors qu'il menait une enquête sur une série de meurtres visant les invités d'une fête d'anniversaire. Trois autres hommes présents à cette soirée avaient déjà été pris pour cibles. Cela commençait à faire beaucoup.

Dès le lendemain matin, toute la DRPJ était sur les dents. Le directeur de la police judiciaire était carrément venu à Nanterre. Paris avait envoyé des renforts. L'affaire était devenue la priorité numéro un. On ne tuait pas un flic comme ça, surtout pas un commandant respecté avec trente ans de service.

Le commandant Lacroix avait été convoqué dans le bureau du directeur. Deux heures plus tard, il en était ressorti, la mâchoire serrée, le visage fermé. Il avait tout de suite rassemblé son équipe, renforcée par une dizaine d'enquêteurs venus en urgence.

Marc Villiers était là aussi, même si on lui avait officiellement retiré l'affaire. La mort de Bernard, il l'avait prise en pleine figure. Pour lui, c'était plus qu'un collègue : c'était son ami, presque un mentor à ses débuts. On l'avait autorisé à assister aux réunions, mais il n'avait pas le droit d'aller sur le terrain.

Lacroix avait pris la parole, d'une voix dure. Il avait énuméré les victimes : quatre, dont l'un des leurs. Théo Bergeron, mutilé. Patrick Lemoine, mort d'un infarctus suspect. Lucas Moreau, assassiné à l'hôpital, avec une infirmière tuée en dommage collatéral. Et maintenant, Bernard Tessier. Tous étaient présents à la même fête, le 17 juin. Ce n'était plus une coïncidence, c'était une chasse, un plan méthodique.

Il avait accroché les photos des victimes au tableau blanc derrière lui. Les premiers résultats de l'autopsie de Bernard venaient de tomber : on avait retrouvé des traces de sédatif dans son sang, en grande quantité. Quelqu'un l'avait drogué, puis placé dans sa voiture. Ce n'était ni un accident, ni un suicide. C'était un meurtre maquillé. Un murmure avait parcouru la salle. Sophie Arnaud avait demandé s'ils avaient trouvé des indices sur place.

Lacroix avait secoué la tête. Justement, c'était ça le problème. L'équipe scientifique avait remarqué quelque chose d'étrange : la bouteille de whisky et le verre retrouvés dans la voiture étaient parfaitement nettoyés. Pas une seule empreinte dessus. Ni celles de Bernard, ni celles de qui que ce soit.

Un silence pesant était tombé sur la pièce. Karim Benali avait levé les yeux, voulant en être certain : « il n'y avait même pas une empreinte de Bernard sur son propre verre ? -Non », avait répondu Lacroix. « Rien du tout. » Et c'était là que tout devenait vraiment intéressant. « Pourquoi effacer les empreintes de la victime ? Deux possibilités : soit le tueur avait paniqué et tout essuyé sans réfléchir, soit… » Sophie avait repris : « soit il voulait seulement effacer ses propres traces, et il ne s'était même pas rendu compte qu'il effaçait aussi celles de Bernard. » Exactement, avait confirmé Lacroix. « Et ça, c'était un détail qui changeait tout : le tueur connaissait Bernard. Et c'était un amateur, pas un professionnel, comme on avait voulu nous le faire croire au début. Il était chez lui, il avait bu avec lui, ou au moins il était présent pendant que Bernard buvait. Et, en voulant nettoyer trop vite, il avait fait une erreur. »

Marc s'était penché en avant, oubliant qu'il devait se taire. Il avait rappelé que Bernard était prudent. « Jamais il n'aurait laissé entrer un inconnu, surtout en ce moment. »

Lacroix avait acquiescé. C'était bien pour ça qu'ils allaient devoir reparler à tout le monde. Tous les invités de la soirée, leurs emplois du temps, leurs déplacements, leurs alibis. Ils allaient analyser les relevés téléphoniques, examiner les images de surveillance, ne rien laisser passer. Ce soir-là, quelqu'un était venu voir Bernard. Quelqu'un qu'il connaissait, en qui il avait confiance.

Il s'était tourné vers son équipe. Il avait demandé à Sophie et Karim de sortir les relevés téléphoniques de Bernard pour les quarante-huit dernières heures. Qui l'avait appelé, qui il avait appelé, qui lui avait envoyé des messages. Il voulait aussi tout ce qu'ils pouvaient trouver sur les caméras de surveillance dans un rayon de cinq cents mètres autour de la maison. Si quelqu'un était venu en voiture, il devait bien y avoir une trace.

Sophie avait demandé s'il fallait lancer les perquisitions. Lacroix avait dit oui. Chez tous les invités de la fête qui n'avaient pas d'alibi solide. Ils allaient chercher l'arme, des seringues, des produits chimiques, n'importe quoi qui pouvait relier quelqu'un à ces meurtres. Et il ne fallait pas traîner. Ce malade pouvait recommencer.

Les jours suivants avaient été un vrai tourbillon. Les perquisitions avaient commencé dès le lendemain matin. L'oncle Michel et sa famille avaient été les premiers, ensuite tante Sylvie, et tous les autres invités encore vivants. Les policiers débarquaient sans prévenir, fouillaient tout de fond en comble, posaient des questions, prenaient des notes.

Mathieu, le cousin de Corinne, avait été convoqué au commissariat. Son emploi du temps était flou, il sortait tout le temps, voyait beaucoup de monde. Impossible pour lui de donner un alibi clair pour plusieurs des dates importantes. Ils l'avaient gardé vingt-quatre heures en garde à vue, puis relâché : aucune preuve contre lui.

Jean-Marc Fontaine, un des amis d'université d'Édouard, avait aussi eu droit à un long interrogatoire. On l'avait vu près de l'hôpital Delafontaine le soir de la mort de Lucas. Simple hasard ? Il avait expliqué qu'il allait voir un collègue malade dans un autre service. Après vérification, c'était vrai. Mais son nom restait bien en haut de la liste des suspects.

Ensuite, la famille Dubois-Mercier avait dû passer par cette étape. Lacroix était venu lui-même, accompagné de Sophie Arnaud. Il n'avait vraiment pas l'air à l'aise. Daphné avait ouvert la porte, le visage fatigué et triste. Elle avait salué Bertrand et Sophie d'une voix lasse. Lacroix s'était excusé, avait bafouillé qu'il savait que ce n'était pas facile, qu'il ne faisait pas ça de gaieté de cœur, mais… Daphné l'avait coupé. Elle savait, ils faisaient simplement leur travail. Elle les avait laissés entrer.

Dans le salon, Édouard et Corinne attendaient. Lacroix leur avait adressé un salut poli, s'était excusé encore pour le dérangement. L'équipe de la scientifique attendait dehors. Il avait expliqué qu'ils devaient fouiller la maison, que c'était la procédure, et qu'il devait parler à chacun séparément pour vérifier les emplois du temps des dernières semaines. Daphné avait hoché la tête, résignée. Elle connaissait le processus. Elle avait déjà mené ce genre d'enquête, posé ces mêmes questions à d'autres familles.

Pendant que l'équipe inspectait la maison pièce par pièce, Lacroix s'était installé dans le bureau d'Édouard avec Corinne. Sophie Arnaud prenait des notes, très attentive. Lacroix avait commencé en disant qu'il savait combien c'était difficile, mais qu'il avait besoin de détails précis sur ses déplacements. Il avait voulu attaquer directement avec le 22 novembre, la soirée où Lucas Moreau s'était fait agresser. Où était-elle ce soir-là ?

Corinne avait répondu qu'elle était restée à la maison, qu'elle avait passé la soirée à réviser dans sa chambre. Lacroix lui avait demandé si quelqu'un pouvait le confirmer. Oui, ses parents étaient là. Il avait voulu savoir si elle était sortie, même un court instant. Non, elle avait assuré que non.

Lacroix prenait des notes, concentré. Sophie la fixait, analysant chacun de ses mots. Il avait enchaîné avec le 4 novembre, le soir où Patrick Lemoine était mort. Corinne avait expliqué qu'elle était chez Inès, qu'elles révisaient ensemble. Lacroix avait demandé si Inès pouvait le confirmer. Oui, bien sûr. Il avait voulu connaître l'heure de son retour. Vers vingt-deux heures, peut-être un peu plus tard.

Il avait continué, implacable, passant chaque date en revue. Corinne répondait sans hésiter, posée. On sentait qu'elle avait préparé ses réponses, qu'elle s'était construit des alibis solides. Mais elle sentait aussi le regard de Sophie Arnaud sur elle, lourd, presque soupçonneux.

Puis Lacroix avait demandé pour le 6 décembre, la nuit où Bernard Tessier était mort. Corinne avait répété qu'elle était chez Inès, encore pour réviser. Lacroix avait noté qu'elle semblait y aller souvent. Corinne avait expliqué qu'elles travaillaient bien ensemble. Il lui avait demandé à quelle heure elle était partie de chez Inès. Vers vingt-deux heures, comme d'habitude. Et elle était rentrée directement ? Oui, elle avait confirmé.

Sophie s'était penchée en avant, l'air concentré. Elle avait rappelé que Le Vésinet, où vivait Bernard, se trouvait exactement sur la route entre Argenteuil et Saint-Germain. Inès habitait Argenteuil. Alors, Corinne, tu n'étais pas passée par là ?

Le cœur de Corinne avait battu plus vite, mais elle était restée impassible. Non, avait-elle répondu, elle prenait l'A86 puis l'A14, elle ne passait jamais par Le Vésinet. Sophie avait insisté, persuadée que Corinne se trompait. Oui, certaine, avait répété Corinne sans faiblir.

Lacroix s'en était mêlé, sa voix soudain plus douce. Il avait annoncé qu'il avait une question un peu délicate. Est-ce qu'elle était déjà allée chez Bernard ? Jamais, avait répondu Corinne immédiatement. Pourquoi aurait-elle fait ça ? Lacroix avait haussé les épaules, c'était juste une question, vu que Bernard était un ami de sa mère. Peut-être… Corinne l'avait coupé net : non, elle le connaissait à peine, juste croisé aux réunions de famille, rien de plus.

Sophie avait échangé un regard avec Lacroix. Un détail clochait, ils

le sentaient, mais impossible de savoir quoi.

À l'étage, la scientifique fouillait la chambre de Corinne de fond en comble. Tiroirs ouverts, armoire fouillée, chaque recoin inspecté. L'un d'eux avait soulevé le matelas, rien dessous. Un autre avait vidé la table de nuit : des livres, des carnets, quelques stylos, rien d'inhabituel. Corinne avait été maligne. L'arme, les seringues, l'enveloppe avec la liste, tout avait été planqué derrière la plinthe descellée au fond du placard, sous de vieux vêtements. Personne n'aurait trouvé quoi que ce soit.

Après deux heures de fouille, l'équipe était descendue, bredouille. Pas d'arme, pas de traces suspectes, pas le moindre indice. Lacroix et Sophie avaient terminé d'interroger Édouard, puis Daphné. Les alibis tenaient la route, faciles à vérifier. De toute façon, personne ne les soupçonnait vraiment, c'était juste pour la forme. Avant de partir, Lacroix avait pris Daphné à part. Il lui avait dit qu'il savait que c'était dur, Bernard était un ami, mais ils devaient vérifier tout le monde, même la famille.

Daphné avait demandé s'ils avaient trouvé quelque chose. Lacroix avait admis qu'il y avait des incohérences dans certains emplois du temps. Rien d'évident, juste des petits détails étranges. L'enquête continuait. Daphné avait voulu savoir qui était concerné. Lacroix avait hésité, lui avait expliqué qu'il ne pouvait pas le lui dire, elle était trop impliquée. Mais il avait ajouté qu'elle devait rester vigilante, surtout avec sa fille.

Daphné avait froncé les sourcils. Il ne pensait quand même pas à Corinne… Lacroix avait répondu qu'il n'en pensait rien, vraiment. Mais, franchement, quand autant de victimes se retrouvaient liées à un même événement, et que tout tournait autour d'une seule personne, il y avait deux options : « soit cette personne était la cible, soit… — Soit c'était l'auteur, » avait soufflé Daphné, pâle comme un linge. Lacroix avait levé les mains, il ne disait pas que « c'était ça. Mais il fallait tout envisager, ne rien écarter. »

Une fois qu'ils furent partis, la maison était tombée dans un silence bizarre. Corinne était montée dans sa chambre, avait claqué la porte, s'était assise sur son lit. Son cœur tambourinait encore. Ils étaient venus jusque chez elle. Ils avaient fouillé sa chambre. Ils l'avaient passée sur le grill. Et cette histoire de Vésinet, cette façon de revenir sans arrêt sur ses déplacements… Ils cherchaient quelque chose, c'était évident. Ils ne savaient pas quoi exactement, mais ils cherchaient.

Elle s'était levée, avait ouvert son placard, poussé les vieux vêtements, soulevé la plinthe. Le sac était toujours là : l'arme, les seringues vides, l'enveloppe avec les six noms restants. Tout son matériel. Toutes ses preuves. Maintenant, il fallait se faire oublier. Rester tranquille. Ne plus bouger, au moins un temps. Laisser l'enquête s'essouffler, que tout ça se disperse, attendre que l'attention retombe.

Combien de temps tiendrait-elle comme ça ? Il restait six noms. Six violeurs qui n'avaient pas encore payé. Et chaque jour, ça la rongeait un peu plus. Eux, ils étaient là, libres, vivant leur petite vie, pendant qu'elle portait encore tout ce qu'ils lui avaient fait.

Elle avait tout remis à sa place, était redescendue dîner avec ses parents. L'ambiance était glaciale. Daphné ne disait pas un mot, mais elle ne cessait de fixer sa fille, d'un autre œil. Comme si elle la voyait vraiment, pour la première fois. Comme si elle cherchait un détail qui lui avait toujours échappé. Corinne le sentait. Sa mère commençait à se poser des questions. Pas encore de vrais soupçons, juste une gêne, un truc qui clochait. Là, il fallait être irréprochable. Parfaite. L'étudiante modèle, la fille idéale, la victime qu'on protège. Surtout, aucun faux pas.

Le lendemain, Lacroix avait reçu les relevés téléphoniques de Bernard. Sophie s'était tout de suite plongée dedans. Elle avait passé des heures à tout décortiquer, à noter chaque appel, chaque message. Au début, il n'y avait rien d'extraordinaire : surtout du boulot, des collègues, des contacts liés aux enquêtes. De la routine, quoi.

Et puis, elle était tombée sur un SMS, reçu le 6 décembre à 19h47.

« Bonsoir Bernard. C'est Corinne. Désolée de vous déranger. Je sais que c'est étrange mais j'aurais besoin de vous parler. De quelque chose d'important. En rapport avec ce qui se passe. Je préférerais ne pas en parler à maman pour l'instant. Est-ce que je pourrais passer vous voir ce soir ? Je suis un peu inquiète. »

Sophie s'était arrêtée net. Elle avait relu le message, puis la réponse de Bernard.

« Bien sûr Corinne. Tu peux venir quand tu veux. Tu as mon adresse ? »

Elle n'avait pas hésité une seconde. Elle avait appelé Lacroix. Dix minutes plus tard, il était arrivé. Il avait lu les messages, les avait relus, la mâchoire serrée. Il voyait bien qu'elle leur avait menti. Elle

avait juré qu'elle n'était jamais allée chez Bernard, mais ce message prouvait qu'elle voulait le voir le soir même de sa mort.

Sophie avait insisté : Corinne avait aussi menti sur son emploi du temps. Elle avait dit qu'elle était chez Inès toute la soirée, sauf que ce SMS était parti à 19h47. Impossible d'être à Argenteuil chez Inès et d'envoyer ce message en même temps.

Lacroix avait enfoncé le clou : à moins qu'elle ait menti sur l'endroit où elle se trouvait. Ils s'étaient échangé un regard. D'un coup, tout leur était apparu plus clair. L'évidence leur sautait aux yeux, mais c'était une évidence qu'on aurait préféré ne jamais voir. Lacroix avait tranché : ils allaient vérifier son emploi du temps pour toutes les autres dates. Et puis, il fallait parler à Inès, voir si elle confirmait les alibis de Corinne.

Sophie avait acquiescé sans un mot et attrapé son téléphone. L'étau se resserrait. Pendant ce temps, Corinne, dans sa chambre à Saint-Germain, ne se doutait de rien.

Chapitre 10 : Inès.

Le téléphone de Corinne avait sonné un mardi matin, juste au moment où elle déjeunait avec ses parents. Elle avait vu le nom d'Inès s'afficher, avait reposé sa tasse, puis s'était glissée dehors dans le jardin pour décrocher. Inès n'avait pas traîné : la police l'avait appelée. Ils voulaient la voir au commissariat le lendemain, pour lui poser des questions sur ses emplois du temps. C'était à propos de l'enquête sur les meurtres.

Le cœur de Corinne s'était mis à battre fort, mais elle avait gardé une voix calme. Elle avait voulu comprendre ce que les flics cherchaient vraiment. Inès lui avait expliqué : ils voulaient vérifier si Corinne était bien chez elle les soirs… enfin, les soirs où il y avait eu des agressions. Inès leur avait dit oui, bien sûr, mais elle trouvait ça louche. Ils insistaient sur des dates précises, et franchement, elle n'était plus sûre de tous les soirs où Corinne était là. Normal, elles se voyaient tout le temps, personne ne notait tout ça. Corinne avait essayé de la rassurer : pas de stress, c'était normal d'oublier.

Mais Inès n'avait pas lâché l'affaire. Si elle se trompait sur les dates, ça pouvait vraiment mettre Corinne dans la galère, non ? Genre, si les flics croyaient qu'elle mentait… Corinne avait coupé court : il fallait qu'elles en parlent en face, c'était trop important. Est-ce qu'Inès pouvait passer la voir ce soir ? Inès avait accepté sans hésiter. « Chez toi ? - Non, » avait répondu Corinne, « pas chez moi. » Ses parents étaient déjà à bout avec toute cette histoire. Elle préférait qu'elles se retrouvent ailleurs. Elle avait découvert un truc important, sur dans cette affaire. Impossible d'en parler au téléphone.

Silence. Inès avait hésité, puis avait finalement demandé de quoi il s'agissait. Corinne avait répondu qu'elle ne pouvait pas en parler là, mais que c'était grave, que ça touchait directement aux meurtres. « Je crois que je sais qui fait ça. » Inès n'avait pas attendu une seconde. « Quoi ? Mais alors il faut prévenir la police ! - Non, pas tout de suite, » avait répondu Corinne. Elle voulait d'abord être sûre. Et elle avait besoin d'Inès pour vérifier un truc. Elle pouvait venir vers vingt heures ?

Inès avait demandé où elles se retrouveraient. Corinne lui avait donné l'adresse d'une vieille maison abandonnée près du lycée Jeanne d'Albret. Tu te souviens, celle qui devait être démolie ? C'était là que

Corinne avait trouvé des indices. Inès avait hésité. « Une maison abandonnée ? Ce n'est pas un peu bizarre comme lieu ? Pourquoi là ? » Corinne lui avait dit que c'était discret. Si elle se trompait, inutile d'alarmer tout le monde pour rien. Mais si elle avait raison… alors peut-être qu'elles tenaient le tueur. Elle avait demandé à Inès de lui faire confiance. « S'il te plaît. »

Inès n'était pas rassurée. Elle trouvait la voix de Corinne étrange, il y avait quelque chose de tendu, d'inhabituel. Mais c'était Corinne. Sa meilleure amie depuis toujours. Elles avaient grandi ensemble, partagé leurs secrets, pris les mêmes cours de danse à sept ans, connu leurs premiers chagrins, révisé ensemble avant le bac.

Corinne l'avait soutenue pendant le divorce de ses parents. Inès, elle, avait écouté Corinne quand elle n'allait pas bien, quand elle ne dormait plus, quand elle avait la trouille, quand tout lui pesait. Et aussi, Corinne avait toujours été là.

Comment douter d'elle, franchement ? Comment imaginer que Corinne lui ferait du mal ? Finalement, Inès avait accepté. D'accord, elle viendrait. Mais Corinne devait promettre qu'après, elles iraient ensemble à la police. « Promis, » avait soufflé Corinne. « À ce soir, ma chérie. »

Corinne avait raccroché. Son cœur avait cogné tellement fort qu'elle avait dû se forcer à respirer. Il ne lui restait plus que vingt-quatre heures, pas plus, avant qu'Inès ne passe à l'interrogatoire et que tous ses alibis ne s'écroulent. Vingt-quatre petites heures pour trouver quoi faire. Toute la journée, elle avait fait semblant de bosser, enfermée dans sa chambre, mais en réalité, elle avait ressassé tout dans sa tête. Elle avait vérifié son sac en boucle. Les seringues. Le sédatif. La corde, achetée dans une quincaillerie à l'autre bout de la ville, payée en liquide, visage caché sous une casquette. Le tissu pour le bâillon. Tout était prêt.

Le soir venu, elle avait lancé qu'elle partait réviser à la bibliothèque universitaire. Daphné l'avait fixée, encore, comme ces derniers jours, avec ce regard lourd, presque méfiant, qui fouillait, qui voulait savoir ce qui clochait sans trouver les mots.

La vieille maison attendait rue de la Surintendance, à dix minutes à pied du centre de Saint-Germain. Corinne la connaissait depuis qu'elle était gamine. Un grand truc du XIXe, autrefois à une vieille dame morte cinq ans plus tôt. Depuis, les héritiers se disputaient et la maison tombait en ruine. Maison déclarée insalubre, interdite

d'habitation. Les fenêtres étaient barricadées, la porte fermée. La mairie promettait la démolition depuis trois ans, mais rien ne bougeait. Parfois, des sans-abri s'y faufilaient pour dormir, jusqu'à ce que la police les chasse. Mais la plupart du temps, elle restait vide.

Corinne savait comment entrer par derrière, par une fenêtre de cave cassée. Elle et Inès y étaient déjà venues adolescentes, juste pour se faire peur. Elles avaient quinze ans, avaient ri comme des folles, et s'étaient promis de n'en parler à personne. Leur secret.

Corinne était arrivée la première, vers dix-neuf heures trente. La nuit tombait. Il n'y avait personne dans la rue, comme d'habitude dans ce coin-là le soir. Les lampadaires jetaient des taches jaunes sur le trottoir mouillé. Il avait plu plus tôt, l'air sentait la terre et les feuilles mortes.

Elle s'était glissée par la fenêtre, lampe du téléphone à la main. L'odeur de moisissure et d'humidité lui avait presque pris la gorge, pire que dans ses souvenirs. Des gravats partout, les murs dégoulinaient. Au fond, une vieille chaudière rouillée, des étagères effondrées. Des toiles d'araignées pendaient du plafond. Un rat avait filé dans un coin, effrayé par la lumière.

Parfait. Personne ne viendrait là. Personne n'entendrait rien. La maison était isolée, cachée derrière ses murs et la végétation. Corinne était montée par l'escalier pourri, les marches avaient gémi sous son poids. Au rez-dechaussée, tout sonnait vide, bizarre. Des pans de papier peint pendaient, le parquet était crevé par endroits. Elle avait ouvert la porte d'entrée de l'intérieur, enlevé le vieux cadenas, juste assez pour qu'Inès puisse entrer.

Après, elle était descendue à la cave pour attendre. Elle avait sorti une seringue de son sac, l'avait remplie avec le reste du sédatif. Cette fois, elle n'avait rien laissé au hasard. Elle avait bien calculé la dose, juste assez pour endormir Inès, mais pas la tuer. Pas encore. Elle ne savait toujours pas quoi faire d'elle. La garder enfermée quelques jours ? La forcer à mentir pour elle ? Ou pire… Non, elle ne voulait pas penser à ça. Pas maintenant.

Vingt heures, pile. Elle avait entendu des pas à l'étage. La voix d'Inès, un peu hésitante, inquiète : « L'endroit me fout la trouille… » Corinne lui avait crié qu'elle était en bas, dans la cave, qu'elle avait trouvé des indices. Les pas étaient descendus l'escalier. Inès était apparue, téléphone en avant, lumière blanche. Son blouson bordeaux préféré, celui que Corinne lui avait offert l'année précédente pour son

anniversaire. Jean clair, cheveux tirés en queue de cheval, comme toujours quand elle travaillait. Elle avait l'air soucieux, la petite ride sur le front qui sortait dès qu'elle s'inquiétait.

Inès demanda ce que Corinne avait trouvé. Corinne lui avait souri, ce sourire qu'Inès connaissait par cœur. Elle lui avait dit d'approcher, que c'était tout au fond. Inès avait avancé lentement, balayant la pièce avec la lumière de son téléphone. On n'entendait que ses baskets qui grinçaient sur les débris. Corinne s'était placée juste derrière elle, la seringue cachée dans la main. Son cœur tapait trop fort, mais ses mains ne tremblaient pas.

Trois pas encore. Corinne s'était jetée sur elle. Une main sur la bouche, l'autre qui enfonçait la seringue dans son cou, le piston poussé d'un geste sec.

Inès s'était débattue, bien plus violemment que Corinne ne s'y attendait. Elle avait voulu crier, mais la main de Corinne avait tout étouffé. Juste un gémissement, rien d'autre. Ses yeux s'étaient écarquillés, remplis de panique. Ce regard, Corinne savait qu'elle allait le revoir dans ses cauchemars. Ce moment où Inès avait compris. Où elle avait su que sa meilleure amie, celle en qui elle avait confiance, venait de la trahir.

Inès avait griffé le bras de Corinne, déchiré la manche, laissé des traces rouges sur sa peau. Elle avait essayé de se retourner, de s'échapper, de tout tenter pour fuir ce qui arrivait. Mais déjà, le sédatif faisait son effet. Rapide, implacable. Les jambes d'Inès avaient lâché. Son corps s'était affaissé, lourd, mou, difficile à retenir.

Corinne l'avait rattrapée et l'avait posée doucement sur le sol gelé de la cave. Inès la fixait toujours, les yeux grands ouverts, perdus, terrifiés. Sa bouche bougeait, mais aucun mot n'en sortait. « Pourquoi ? Pourquoi tu me fais ça ? Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Ses paupières étaient finalement tombées, lentement, et elle avait perdu connaissance.

Corinne n'avait pas bougé. Elle était restée là, à regarder le corps immobile d'Inès. Sa respiration venait par vagues, rapide et saccadée. Pas de panique. Juste ce vide, celui qui s'installait à chaque fois. Encore une ligne franchie. Inès n'était même pas sur la liste. Ce n'était pas un violeur. Elle n'avait rien fait le 17 juin. C'était juste… un dégât collatéral. Comme l'infirmière Amélie. Comme tous les autres, tous ceux qui s'étaient trouvés sur son chemin.

Corinne s'était penchée sur le sac d'Inès. Elle avait fouillé. Un portefeuille, une carte d'étudiante, une photo d'Inès qui souriait, prise le jour de la rentrée. Les clés. Un paquet de mouchoirs. Un tube de baume à lèvres à la cerise, celui qu'elle sortait sans arrêt. Le téléphone. Corinne l'avait pris. Elle l'avait éteint, avait retiré la carte SIM, l'avait glissée dans sa poche.

Ensuite, elle avait sorti la corde de son sac. Elle avait attaché les poignets d'Inès derrière son dos, serrant les nœuds juste ce qu'il fallait, pas trop fort. Puis les chevilles, avec le même soin. Enfin, un morceau de tissu propre. Elle l'avait noué derrière la tête d'Inès pour la bâillonner.

Inès gisait là, ligotée et inconsciente, coincée dans cette cave noire où personne ne viendrait la chercher. Pas tout de suite, en tout cas.

Corinne avait vérifié une dernière fois les liens. Elle avait tiré doucement sur les cordes, pour être sûre que tout tenait. Inès ne pouvait pas s'enfuir, mais au moins elle ne risquait pas de se faire mal. Corinne s'était accroupie, avait lâché un regard sur le visage endormi d'Inès. Ses cheveux collaient à son front, mouillés de sueur. Ses cils frémissaient à peine. Inès était belle, c'était vrai. Toujours cette beauté tranquille, jamais dans l'excès.

Elles avaient été inséparables, vraiment. Depuis la primaire, elles partageaient tout, ou presque : les rêves un peu fous, les peurs, les petits secrets échangés en chuchotant dans la cour. Inès rêvait de devenir pharmacienne, d'ouvrir une boutique dans un village paumé, d'avoir trois enfants et un chien. Elle en parlait souvent, de cette vie tranquille qu'elle voulait tant. Est-ce qu'elle y arriverait ? Franchement, Corinne n'en savait rien. Elle ne savait plus rien du tout, à vrai dire.

Elle se releva, secoua la tête pour chasser ces pensées qui tournaient en boucle. Non, il ne fallait pas flancher. Inès était devenue un obstacle. Un problème à éliminer. Point final.

Corinne remonta, referma la porte d'entrée, remit le cadenas du mieux possible. Elle se glissa dehors par la petite fenêtre de la cave, replaça la planche entre le mur et le cadre. Vu de l'extérieur, tout paraissait normal. Impossible de deviner ce qui se jouait à l'intérieur. Personne n'aurait pu imaginer qu'Inès se trouvait là, sauf à vraiment chercher.

Elle rentra chez elle vers dix heures. Ses parents étaient devant un

documentaire sur Arte. “Ça s’est bien passé à la bibliothèque ?” Oui, très bien. Elle avait révisé, comme d’habitude. Elle monta, leur souhaita bonne nuit d’un ton parfaitement naturel. Mais, sous la couette, dans le noir, elle ne parvint pas à trouver le sommeil. Pour la première fois depuis un bail, elle se sentit vraiment bouleversée. Ce n’était pas tout à fait du remords. Plutôt une étrange gêne, un malaise qui ne portait pas de nom.

Inès. Sa meilleure amie. Maintenant, Inès était là, attachée dans une cave glaciale, terrifiée, sans comprendre ce qui lui arrivait, reprenant doucement ses esprits dans le noir complet.

Corinne se tourna sur le côté. Non, il ne fallait pas penser à ça. Inès était un obstacle. Elle l’avait dit au téléphone : Inès ne se rappelait pas de toutes les dates. Si elle avait parlé à la police, elle aurait raconté que Corinne n’était pas toujours chez elle. L’enquête se serait arrêtée là. L’arrestation aurait suivi.

C’était de la légitime défense, d’une façon ou d’une autre. Une nécessité. Rien de plus.

Mais le sommeil ne vint jamais. Les heures défilèrent. Minuit. Une heure. Deux heures. Corinne fixait le plafond, les yeux grands ouverts.

Le lendemain matin, le téléphone sonna vers neuf heures. Sa mère vint la voir, la voix tendue. Elle lui demanda si elle avait eu des nouvelles d’Inès. Elle n’était pas venue à son interrogatoire ce matin-là, et plus personne n’arrivait à la joindre. Les parents d’Inès ne l’avaient pas vue depuis la veille au soir et commençaient à s’inquiéter sérieusement.

Corinne avait joué la surprise et l’inquiétude comme si c’avait été naturel. Elle-même n’en était pas revenue d’avoir été aussi convaincante. Quoi ? Non, pas de nouvelles. Inès devait passer à l’interrogatoire ce jour-là ? Oui, avait confirmé Daphné. Tout cela n’avait eu aucun sens. Inès n’avait jamais été du genre à disparaître, surtout à ce moment-là, avec tout ce qui se passait. Lacroix n’en avait rien dit, mais il avait vraiment eu l’air inquiet. Corinne avait demandé à sa mère si elle pensait qu’Inès risquait d’être la prochaine victime. Daphné avait avoué qu’elle n’en savait rien, mais que tout cela la mettait très mal à l’aise.

Corinne était retournée dans sa chambre. Son cœur avait tambouriné. Elle avait gagné un peu de temps, mais combien ? Un jour ? Deux ? Ils finiraient par comprendre. Ils la retrouveraient, tôt

ou tard.

Dans la cave, Inès était revenue doucement à elle. Cela avait commencé par de la douleur. Sa tête lui faisait mal, comme si des clous s'enfonçaient dans son crâne. Ses poignets et ses chevilles brûlaient, la corde lui déchirait la peau. Sa bouche était sèche, le bâillon lui donnait la nausée.

Elle avait tenté de bouger. Rien. Elle avait essayé de crier, mais seul un gémissement étouffé avait franchi le tissu. Elle avait ouvert les yeux. Rien que du noir, épais, étouffant. Où était-elle ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Les souvenirs étaient revenus, d'abord en vrac, puis plus nets. La cave. Corinne qui l'attendait. Et puis… une main sur sa bouche. Une piqûre dans le cou. La panique, la trahison. Corinne. C'était Corinne qui avait fait ça.

Le choc l'avait laissée sans voix. Sa meilleure amie. Celle à qui elle racontait tout. Sa presque sœur. La douce Corinne l'avait droguée, attachée, abandonnée là. Mais pourquoi ? Pourquoi Corinne aurait-elle fait une chose pareille ? Cela n'avait eu aucun sens.

Et puis, d'un coup, tout s'était aligné dans sa tête, comme un puzzle dont la dernière pièce se met en place. Les meurtres. Les agressions. Théo. Patrick. Lucas. Bernard. Tous invités à la fête de Corinne. Tous visés ensuite. Corinne qui, chaque fois, disait être restée à la maison. Corinne qui lui demandait de confirmer ses alibis.

Mon dieu. C'était elle. Depuis le début. Corinne avait tué tous ces gens. Inès avait senti les larmes couler sur ses joues, trempant le bâillon. La peur, la trahison, l'incrédulité. Comment cela avait-il été possible ? Corinne, celle qui pleurait devant les Walt Disney, qui donnait à manger aux oiseaux l'hiver, qui s'énervait contre l'injustice, comment était-elle devenue une tueuse ?

Qu'est-ce qui s'était passé ? Qu'est-ce qui avait basculé cette nuit-là, le 17 juin ? Inès s'était bien rendu compte que Corinne avait changé après cette fête. Plus froide, distante. Mais elle avait mis ça sur le compte du stress, du boulot, de la fatigue. Jamais elle n'aurait imaginé cela…

Un sanglot s'était coincé dans sa gorge, étouffé par le bâillon. Cette fois, elle avait vraiment eu peur. Une peur viscérale. Qu'allait faire Corinne ? Est-ce qu'elle allait la tuer, elle aussi ? Ou la laisser là, seule, à crever de faim et de soif dans cette cave ?

Inès avait essayé de se calmer, de mettre un peu d'ordre dans sa tête.

Elle s'était forcée à respirer doucement.

Ça ne servait à rien de paniquer. Il fallait penser, garder la tête froide. Quelqu'un finirai bien par s'inquiéter, non ? Ses parents, ou la police. Ils verraient qu'elle avait parlé à Corinne. Il y avait les messages sur son téléphone. On finirait par la retrouver.

Mais combien de temps cela prendrait-il ? Des heures ? Peut-être des jours ? Et si Corinne revenait avant qu'on ne la découvre ? Dans cette cave noire, Inès avait pleuré sans bruit. Elle était morte de peur, se sentait trahie, et avait prié, vraiment, elle avait prié pour qu'on la retrouve avant qu'il ne soit trop tard. Plus haut, dans les rues de Saint-Germain-en-Laye, la police commençait à chercher une jeune femme disparue. Peut-être la seule à pouvoir tout expliquer.

Chapitre 11 : L'échappée.

Inès avait perdu toute notion du temps. Dans l'obscurité absolue de la cave, impossible de savoir si c'était le jour ou la nuit, si des heures ou des jours s'étaient écoulés depuis que Corinne l'avait abandonnée là. Son corps lui faisait mal partout, une douleur sourde, lancinante, qui ne la quittait jamais. Les cordes avaient creusé des sillons profonds dans ses poignets et ses chevilles. Au début, ce n'était qu'une gêne, puis une brûlure, maintenant c'était comme si des lames chauffées à blanc entaillaient sa chair à chaque mouvement.

Sa bouche était si sèche que sa langue collait à son palais. Elle avait l'impression qu'on avait tapissé l'intérieur de sa gorge avec du papier de verre. Le bâillon l'empêchait de déglutir normalement et la nausée ne la quittait plus, une vague permanente qui menaçait de la submerger à tout instant. Elle avait peur de vomir avec ce tissu dans la bouche, peur de s'étouffer, de mourir bêtement dans cette cave puante.

Au début, elle avait essayé de crier. Pendant des heures peut-être, jusqu'à ce que sa gorge ne soit plus qu'une plaie brûlante. Elle avait hurlé dans le bâillon jusqu'à ce que sa voix se brise complètement, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un souffle rauque, pathétique. Mais personne n'était venu. Personne ne l'avait entendue. La maison était trop isolée, les murs trop épais, le bâillon trop efficace. Ses cris se perdaient dans le silence oppressant de cette cave abandonnée.

Puis elle avait pleuré. Longtemps. Les larmes coulaient sur ses joues, trempaient le tissu du bâillon, lui donnaient cette horrible sensation d'étouffer encore plus. Elle pleurait sur elle-même, sur sa naïveté, sur cette confiance aveugle qu'elle avait eue en Corinne. Comment avait-elle pu être aussi stupide ? Comment n'avait-elle pas vu les signes ? Le changement progressif de son amie, cette froideur qui s'installait, ce regard parfois vide, absent, comme si Corinne n'était plus vraiment là.

Mais surtout, elle pleurait de peur. Une peur animale, viscérale, qui lui tordait les entrailles. Qu'allait faire Corinne ? Allait-elle revenir la tuer ? Ou pire, allait-elle simplement l'oublier là, la laisser mourir lentement de faim et de soif dans cette cave humide ? Combien de temps pouvait-on survivre sans boire ? Trois jours ? Quatre ? Elle ne savait même pas combien de temps s'était déjà écoulé.

Le froid était terrible aussi. Un froid humide qui s'insinuait dans ses

os, qui la faisait trembler sans arrêt. Elle portait juste son blouson et son jean, pas de quoi résister vraiment à la température glaciale de cette cave semi-enterrée. Ses doigts et ses orteils étaient engourdis. Elle ne les sentait presque plus. C'était peut-être mieux comme ça, finalement. Au moins elle ne sentait plus la douleur des cordes qui entaillaient sa chair.

Elle ne savait pas combien de temps s'était écoulé quand elle entendit enfin des bruits au-dessus de sa tête. Des pas. Quelqu'un marchait au rez-de-chaussée. Son cœur s'emballa. Quelqu'un la cherchait ? Les secours ? La police ? Puis elle entendit la voix. Celle de Corinne qui l'appelait doucement, presque tendrement. « Inès ? Je sais que tu es réveillée. Je t'entends respirer. »

Les pas descendirent l'escalier. Inès ferma les yeux, incapable de supporter l'idée de voir son amie, cette personne qu'elle aimait comme une sœur et qui l'avait trahie de la pire des façons.

La lumière d'une lampe torche l'aveugla. Elle cligna des yeux, essaya de tourner la tête mais n'y parvint pas vraiment. Corinne s'approcha, s'accroupit près d'elle. Inès put sentir son parfum, ce parfum fleuri qu'elle portait depuis le lycée. C'était si incongru, si dérangeant dans ce contexte horrible.

Corinne retira le bâillon, juste assez pour dégager la bouche d'Inès. Puis elle sortit une bouteille d'eau en plastique de son sac, la porta aux lèvres craquelées d'Inès.

« Bois. Doucement. Pas trop vite sinon tu vas vomir. »

Inès but. Elle but comme une assoiffée dans le désert, goulûment, désespérément. L'eau était tiède mais c'était le nectar le plus délicieux qu'elle ait jamais goûté. Elle en avala trop, trop vite, se mit à tousser. L'eau coula sur son menton, trempa son blouson. Corinne attendit patiemment qu'elle se calme, puis lui fit boire encore quelques gorgées.

« Pas plus pour l'instant. Dans quelques heures, je reviendrai. «

Inès la regarda enfin, vraiment. Corinne avait l'air... normale. Terriblement normale. Pas l'air d'une folle, pas l'air d'une meurtrière. Juste Corinne, avec ses grands yeux noirs et son visage fin. Mais il y avait quelque chose dans son regard. Quelque chose de vide. Comme si elle n'était plus vraiment là, comme si elle regardait à travers Inès

plutôt que de la voir vraiment.

« Corinne, » articula Inès avec difficulté, sa gorge abîmée peinant à former les mots. « Pourquoi tu fais ça ? Je suis ton amie. Je ne t'ai jamais fait de mal. Jamais. »

Corinne inclina la tête, comme si elle réfléchissait vraiment à la question.

« Je sais. Tu n'as rien fait de mal, Inès. Mais tu vois, je n'ai pas vraiment le choix. Si tu parles, si tu leur dis que je n'étais pas toujours chez toi comme je le prétendais, ils vont m'arrêter. Et je ne peux pas être arrêtée. Pas maintenant. Pas alors qu'il en reste encore six. Six qui doivent payer pour ce qu'ils m'ont fait. »

-Mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait, Corinne ? De quoi tu parles ? » Le regard de Corinne se durcit. « Ils m'ont violée. Le 17 juin. Tous. Les dix hommes qui étaient à ma fête. Ils se sont passé le mot. Ils m'ont violée tour à tour pendant que j'étais inconsciente. Pendant que personne ne regardait. Pendant que tout le monde s'amusait. Et personne n'a rien vu. Personne n'a rien fait. Alors ils devaient tous payer. C'est juste. C'est mérité. «

Inès la fixa, horrifiée. Pas par ce qu'elle disait, mais par la conviction absolue avec laquelle elle le disait. Corinne y croyait. Vraiment. Elle croyait dur comme fer à cette histoire de viol collectif.

« Corinne... écoute-moi. Je t'en supplie, écoute-moi vraiment. Tu étais avec moi presque toute la soirée. Je t'ai vue boire ce verre, je t'ai vue commencer à te sentir mal. On t'a montée dans ta chambre pour que tu te reposes. Tes parents étaient là. Moi j'étais là. Il ne s'est rien passé. Personne ne t'a touchée - Tu mens, tu es leur complice, ils t'ont payée ! - Non ! Je te jure que non ! Corinne, tu as inventé tout ça ! Je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment, mais ce viol n'a jamais eu lieu ! Tu as tué des gens innocents ! »

Corinne se redressa brusquement, la mâchoire serrée. Sa main se crispa sur la bouteille d'eau. « Tais-toi. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu n'étais pas dans ma tête. Tu n'as pas senti leurs mains sur mon corps. Tu n'as pas... » Sa voix se brisa. Pendant une fraction de seconde, Inès vit passer quelque chose dans son regard. Du doute ? De la peur ? Mais ça disparut aussi vite que c'était venu.

Corinne remit le bâillon fermement sur la bouche d'Inès, l'attachant derrière sa tête. « Quand ce sera fini, peut-être que je te libérerai. Peut-être. Mais pour l'instant, tu dois rester ici. Je reviendrai te

donner à boire. Je ne te laisserai peut-être pas mourir. Tu étais mon amie, Inès. Je ne veux pas te faire de mal. Mais je ne peux pas non plus te laisser me trahir. »

Et elle était repartie, la laissant à nouveau dans le noir complet, avec juste cette eau dans son estomac vide qui lui donnait maintenant la nausée. Inès ne savait pas combien de temps s'était écoulé après cette visite. Des heures, sans doute. Peut-être plus. Peut-être moins. Le temps n'avait plus aucun sens dans cette obscurité totale.

Mais quelque chose avait changé en elle. La peur s'était transformée. Pas disparue, non, jamais disparue. Mais métamorphosée en autre chose. En rage. En volonté farouche de survivre. De s'échapper. De stopper Corinne avant qu'elle ne tue d'autres innocents.

Parce qu'elle en était maintenant certaine : Corinne était devenue folle. Complètement, dangereusement folle. Elle avait construit dans sa tête une réalité alternative, un monde où elle était la victime et tous ces hommes étaient des monstres. Et rien, absolument rien ne pourrait la convaincre du contraire.

Inès devait sortir d'ici. Elle devait prévenir la police. Elle devait arrêter Corinne avant qu'il ne soit trop tard.

Elle commença à se déplacer, centimètre par centimètre, malgré les liens qui entravaient ses chevilles et ses poignets. C'était atrocement douloureux. Chaque mouvement tirait sur les cordes qui mordaient sa chair à vif. Elle sentait le sang couler, poisseux, chaud contre sa peau glacée. Mais elle continua. Elle n'avait pas le choix.

Elle rampa sur le sol humide de la cave, tâtonnant avec ses mains liées dans le dos, explorant chaque centimètre carré de sa prison. Il devait y avoir quelque chose. N'importe quoi. Un morceau de métal rouillé. Un clou qui dépassait. Quelque chose de coupant qu'elle pourrait utiliser pour scier les cordes.

Ses doigts touchèrent des gravats, de la terre, de la poussière épaisse qui lui donnait envie d'éternuer. Des toiles d'araignées qui collaient à sa peau. Elle entendit le bruit de petites pattes qui couraient - des rats probablement. Elle réprima un frisson de dégoût et continua son exploration méthodique. Et puis, enfin, ses doigts touchèrent quelque chose. Du verre. Une bouteille cassée, probablement abandonnée là depuis des années par un sans-abri ou des adolescents venus faire la fête dans cette maison abandonnée. Elle tâtonna prudemment. Un goulot cassé. Des morceaux épars. Et là, un tesson. Grand. Acéré.

Parfait.

Elle manqua se couper en essayant de le saisir avec ses doigts engourdis. Le verre était glissant, difficile à tenir. Plusieurs fois elle le laissa tomber et dut le chercher à tâtons dans l'obscurité, le cœur battant à tout rompre de peur de ne pas le retrouver. Mais elle persévéra. Elle finit par coincer le tesson entre ses paumes, l'arête coupante tournée vers l'extérieur. Puis, avec lenteur, elle commença à frotter la corde contre le verre.

C'était un travail épuisant, frustrant. Ses doigts engourdis peinaient à tenir le tesson correctement. Sans cesse il glissait, tombait, et elle devait tout recommencer. Sans cesse elle se coupait, le sang rendant le verre encore plus glissant. Sa position, les bras tordus dans le dos, lui donnait des crampes atroces dans les épaules.

Mais elle continua. Encore et encore. Pendant des heures peut-être. Le temps n'avait plus d'importance. Seule comptait cette corde qui devait céder. Qui devait céder.

Et enfin, après un temps qui lui parut une éternité, elle sentit quelque chose lâcher. Une fibre. Puis une autre. La corde commençait à s'effilocher. Son cœur s'emballa. Elle frotta plus fort, oubliant la douleur, oubliant tout sauf ce bout de corde qui devait céder. Devait. Céder. D'autres fibres lâchèrent. Elle tira sur ses poignets de toutes ses forces, sentant la corde mordre encore plus profondément sa chair. Elle serra les dents pour ne pas hurler de douleur. Tira encore. Encore.

Et soudain, dans un mouvement brusque qui faillit lui disloquer les épaules, ses mains se libérèrent. Elle resta un instant sans bouger, incrédule. Ses mains étaient libres. Libres. Elle porta ses mains engourdies, sanglantes, devant elle. Elle ne les voyait pas dans le noir mais elle les sentait. Elles tremblaient violemment mais elles étaient libres.

Elle arracha le bâillon, aspira une grande goulée d'air qui lui brûla les poumons. L'air n'avait jamais eu un goût aussi délicieux. Puis, avec des doigts qui tremblaient tellement qu'elle peinait à les contrôler, elle défit les nœuds qui entravaient ses chevilles. Les cordes étaient serrées, incrustées dans sa chair. Elle dut tirer, arracher presque, mais finalement ses pieds aussi furent libres.

Elle était libre.

Inès essaya de se lever mais ses jambes refusèrent de la porter. Après tant d'heures d'immobilité, elles ne répondaient plus. Elle

s'effondra lourdement, se rattrapa avec ses mains qui hurlèrent de douleur au contact du sol. Elle resta à quatre pattes un moment, attendant que la circulation revienne dans ses membres engourdis.

Puis, lentement, s'agrippant au mur humide, elle se redressa. Ses jambes tremblaient comme des feuilles mais elles la portaient. À peine, mais elles la portaient. Elle tâtonna jusqu'à l'escalier, s'agrippa à la rampe branlante qui grinça sous son poids. Monte. Elle devait monter. Sortir d'ici. Marche après marche, s'agrippant de toutes ses forces pour ne pas s'effondrer.

Elle atteignit le rez-de-chaussée. Un peu de lumière filtrait entre les planches clouées aux fenêtres. L'aube ou le crépuscule, impossible de savoir. Mais c'était de la lumière. De la vraie lumière. Ses yeux, habitués au noir complet, furent presque aveuglés. Elle se dirigea vers la porte d'entrée, tira sur la poignée de toutes ses forces. Fermée. Le cadenas avait été remis. Elle était toujours prisonnière.

La panique la saisit à nouveau. Non. Non, ce n'était pas possible. Elle ne pouvait pas rester coincée ici alors qu'elle était si proche de la liberté. Elle courut d'une pièce à l'autre, ses jambes encore faibles la faisant trébucher. Elle chercha frénétiquement une issue. Mais toutes les fenêtres étaient condamnées, barricadées de l'extérieur. Elle était prise au piège. Elle voulut hurler mais sa gorge abîmée ne produisit qu'un croassement rauque, pitoyable. Des larmes de frustration coulèrent sur ses joues. Si proche. Elle était si proche de la liberté.

Et puis elle se souvint. La fenêtre de la cave. Celle par laquelle Corinne était entrée. Elle redescendit l'escalier en titubant, faillit tomber plusieurs fois. Au fond de la cave, elle trouva la fenêtre. Une planche la coinçait de l'extérieur mais elle pouvait voir un rai de lumière grise sur les bords. Inès poussa sur la planche de toutes ses forces. Elle ne bougea pas. Elle poussa encore, y mettant le peu d'énergie qui lui restait. La planche résista. Ses mains sanglantes glissaient sur le bois humide. Elle pleurait maintenant, de rage, de désespoir.

Elle recula, prit son élan autant qu'elle put dans cet espace confiné, se jeta de tout son poids contre la fenêtre. La douleur explosa dans son épaule mais la planche bougea. Un centimètre. Peut-être deux. Elle recommença. Encore. Encore. Encore. Utilisant son corps comme un bélier, ignorant la douleur, ignorant tout sauf cette planche qui devait céder. Et finalement, dans un craquement sonore qui lui parut assourdissant, la planche céda. Elle tomba à l'extérieur dans un bruit sourd.

De l'air. De l'air frais. De la vraie lumière. Inès se glissa par l'ouverture étroite, déchirant ses vêtements sur les éclats de verre qui bordaient le cadre. Elle sentit le verre entailler sa peau mais s'en fichait. Elle n'était plus qu'à quelques centimètres de la liberté.

Elle se tortilla, poussa, força son corps endolori à passer par cette ouverture qui semblait trop petite. Et soudain, elle fut dehors. Elle tomba lourdement dans les herbes hautes du jardin abandonné, le souffle coupé.

Libre. Elle était libre. Enfin libre.

Elle resta allongée là un moment, incapable de bouger, respirant l'air froid de la nuit qui tombait. Le ciel au-dessus d'elle était gris, chargé de nuages. Elle ne l'avait jamais trouvé aussi beau. Puis, rassemblant ses dernières forces, elle se releva. Ses jambes tremblaient tellement qu'elle faillit retomber. Mais elle tint bon. Elle devait tenir bon.

Elle marcha jusqu'au muret qui entourait la propriété, l'escalada tant bien que mal. Ses mains sanglantes laissaient des traces rouges sur la pierre. Elle bascula de l'autre côté, atterrit mal, se tordit la cheville. La douleur fusa mais elle s'en fichait. Elle était libre. Elle était sortie. Corinne ne la tenait plus.

Inès boita jusqu'à la rue. La rue de la Surintendance, vide et silencieuse dans la lumière déclinante du soir. Les lampadaires commençaient à s'allumer un à un, jetant leurs halos jaunâtres sur le trottoir mouillé par la pluie. Elle avança comme une somnambule, ne sachant pas vraiment où aller. Chez elle ? Trop loin. Elle n'aurait jamais la force. La police ? Où était le commissariat le plus proche ? Elle ne parvenait plus à réfléchir clairement. Son cerveau fonctionnait au ralenti, embrumé par la déshydratation, la faim, l'épuisement.

Elle marchait, c'est tout. Un pied devant l'autre. Mettant de la distance entre elle et cette maison maudite. S'éloignant de l'horreur. S'éloignant de la trahison. Et c'est alors qu'une voiture pila devant elle, tous feux allumés, dans un crissement de pneus qui lui parut venir d'un autre monde. Inès leva les yeux, clignant dans la lumière des phares.

Une femme sortit en courant du véhicule. Daphné Dubois-Mercier. La mère de Corinne.

Chapitre 12 : La vérité

Daphné roulait dans Saint-Germain depuis plus de deux heures maintenant, les mains crispées sur le volant, les yeux scrutant chaque rue, chaque recoin, cherchant désespérément sa fille. Corinne avait disparu dans l'après-midi sans prévenir, sans laisser de mot, sans répondre à son téléphone. Et ce silence, ce vide, résonnait comme un aveu.

Depuis des semaines, Daphné vivait dans le déni. Elle refusait de voir ce que son instinct de flic lui hurlait. Elle repoussait les soupçons qui s'accumulaient, se trouvait des excuses, des explications rationnelles. Parce que c'était plus facile que d'affronter l'impensable : que sa propre fille, sa douce Corinne, puisse être une meurtrière.

Mais ce matin, elle n'avait plus pu se mentir. Ce matin, pendant que Corinne était à l'université, Daphné avait fouillé sa chambre. Pas comme une mère inquiète cherchant de la drogue ou un journal intime. Non. Comme une inspectrice de police cherchant des preuves. Méthodiquement. Professionnellement. Sans états d'âme. Elle avait commencé par les endroits évidents. Les tiroirs, l'armoire, sous le matelas, dans la table de nuit. Rien. Puis elle était devenue plus minutieuse. Elle avait tapé les murs à la recherche de cavités. Soulevé le tapis. Inspecté chaque recoin. Et c'est au fond du placard, derrière une pile de vieux vêtements, qu'elle avait remarqué cette plinthe légèrement descellée. Un détail que personne d'autre n'aurait vu. Mais Daphné avait l'œil. Vingt-cinq ans de métier ça servait à quelque chose.

Elle avait soulevé la plinthe avec précaution, le cœur battant si fort qu'elle l'entendait résonner dans ses oreilles. Et elle avait trouvé le sac. Le sac noir que Corinne avait si soigneusement caché. À l'intérieur : un pistolet 22LR. Une boîte de munitions entamée. Trois seringues vides. Des restes de poudre blanche au fond d'une petite fiole. Des gants en latex. Un masque en néoprène. Une perruque blonde dans un sac plastique. Et surtout, cette enveloppe. Daphné avait ouvert l'enveloppe avec des mains tremblantes. Des morceaux de papier étaient tombés. Les noms écrits de la main de sa fille.

Michel Dubois-Mercier (son oncle), Mathieu Dubois-Mercier (son cousin), Philippe Marchand (ami d'Édouard), Jean-Marc Fontaine (ami d'Édouard), Stéphane Roux (ami d'Édouard). Les hommes qui avaient été présents à la fête du 17 juin. Les personnes que sa fille s'apprêtait à tuer. Parce que quatre autres noms manquaient à l'appel. Ceux qui

étaient déjà rayés de la liste. Théo. Patrick. Lucas. Bernard.

Daphné était restée assise sur le lit de sa fille pendant ce qui lui avait semblé une éternité, le sac sur ses genoux, incapable de bouger, incapable de penser. Son monde venait de s'effondrer. Tout ce en quoi elle avait cru, tout ce qu'elle pensait savoir sur sa fille, sur sa famille, sur sa vie, tout n'était que mensonges et illusions. Sa fille était une tueuse en série.

Comment c'était possible ? Comment elle avait pu ne rien voir ? Elle était flic, bordel ! C'était son métier de repérer les psychopathes, les tueurs, les déviants. Et elle n'avait rien vu. Sa propre fille vivait sous son toit, mangeait à sa table, l'embrassait chaque soir, et pendant ce temps elle planifiait des meurtres. Daphné avait fini par se lever, le sac à la main. Elle avait appelé Lacroix. Lui avait tout dit. Sa voix était blanche, détachée, comme si elle parlait de quelqu'un d'autre. Lacroix avait gardé le silence un long moment au bout du fil. Puis il avait dit simplement : "Je suis désolé, Daphné. Vraiment désolé." Une équipe était en route.

Mais Daphné n'avait pas pu attendre. Il fallait qu'elle trouve Corinne. Il fallait qu'elle lui parle. Il fallait qu'elle comprenne pourquoi. Pourquoi sa fille était devenue ça. Elle avait pris sa voiture, son arme de service à la ceinture, et s'était mise à chercher. L'université, Corinne n'y était pas allée de la journée, les professeurs ne l'avaient pas vue. Les cafés habituels : personne. La bibliothèque : personne. La maison d'Inès : vide, et d'ailleurs Inès était toujours portée disparue.

Inès. Mon Dieu, Inès. Est-ce que Corinne... Daphné ne voulait pas finir cette pensée. Mais elle savait. Au fond d'elle, elle savait. Inès avait été convoquée pour confirmer les alibis de Corinne. Inès avait disparu juste avant son interrogatoire. Corinne avait peut-être tué sa meilleure amie.

Maintenant, Daphné roulait au hasard dans les rues de Saint-Germain, les yeux brûlants de larmes qu'elle refusait de laisser couler. Pas encore. Elle pouvait s'effondrer après. Quand tout serait fini. Quand elle aurait arrêté sa propre fille.

Elle passa rue de la Surintendance presque par hasard, sans vraiment réfléchir. Et c'est là qu'elle la vit. Une silhouette qui titubait sur le trottoir. Une jeune femme en habits déchirés, le visage sale, les cheveux emmêlés, les vêtements pleins de poussière. Elle marchait comme une somnambule, les bras serrés contre son corps, le regard

vide.

Daphné pila net, le cœur s'arrêtant dans sa poitrine. « Inès. » C'était Inès. Elle sortit de la voiture en courant, laissa la portière ouverte, le moteur tournant. Courut vers cette silhouette brisée qui venait de s'arrêter, qui la regardait sans vraiment la voir. « Inès ! Mon Dieu, Inès, c'est toi ? » De près, c'était encore pire. Le visage d'Inès était creusé, ses lèvres gercées et fendues, ses yeux enfoncés dans leurs orbites. Ses poignets étaient à vif, entaillés profondément par des liens. Du sang séché maculait ses mains. Son blouson était déchiré à plusieurs endroits. Elle empestait la cave humide, la sueur, l'urine, la peur.

Inès regarda Daphné sans comprendre d'abord. Ses yeux avaient du mal à faire le point. Puis, lentement, la reconnaissance vint. Et avec elle, toute l'horreur de ce qu'elle venait de vivre. Son visage se décomposa. Ses jambes lâchèrent. Elle s'effondra dans les bras de Daphné en sanglotant, de grands sanglots déchirants qui secouaient tout son corps amaigri. « Elle... elle m'a enfermée... Corinne m'a enfermée... dans une cave... j'ai cru... j'ai cru que j'allais mourir... »

Daphné la serra contre elle, sentant ce corps tremblant, décharné, déshydraté. La colère monta en elle, violente, brûlante. Sa fille avait fait ça. Sa fille avait torturé sa meilleure amie. « Je sais. Je sais maintenant. Monte dans la voiture. Vite. Il faut te mettre en sécurité. »

Elle aida Inès à marcher jusqu'à la voiture, l'installa sur le siège passager avec précaution. Inès gémit de douleur quand son dos toucha le dossier. Daphné attrapa la bouteille d'eau qui traînait dans la boîte à gants, la lui tendit. « Bois. Doucement. Pas trop vite. » Inès but avidement, l'eau débordant de sa bouche, coulant sur son menton. Ses mains tremblaient tellement qu'elle peinait à tenir la bouteille.

« Il faut... il faut l'arrêter », articula-t-elle entre deux gorgées, sa voix rauque à peine audible. « Elle est complètement folle. Elle croit... elle croit qu'on l'a violée. Tous les invités de la fête. Les dix hommes. Elle croit qu'ils l'ont tous violée tour à tour. » Daphné sentit son sang se glacer dans ses veines. « Violée ? Mais... qu'est-ce que tu racontes ? - Je vous jure ! » cria presque Inès, hystérique maintenant. « Elle m'a dit qu'elle les avait tous vus ! Qu'ils s'étaient passé le mot ! Qu'ils l'avaient tous violée pendant qu'elle était inconsciente ! Mais c'est faux ! C'est complètement faux ! Il ne s'est rien passé ce soir-là ! J'étais là ! Je l'ai vue boire ce verre, je l'ai vue se sentir mal, on l'a montée dans sa chambre ! Personne ne l'a touchée ! Elle délire complètement ! »

Daphné démarra en trombe, les pneus crissant sur l'asphalte mouillé. Sa tête tournait. Un viol. Corinne croyait avoir été violée. C'était pour ça. C'était pour ça qu'elle tuait. Elle se vengeait d'un crime qui n'avait probablement jamais eu lieu. « Il faut qu'on rentre, dit-elle en roulant bien au-dessus de la limite de vitesse. Elle est peut-être à la maison maintenant. Il faut qu'on la trouve avant qu'elle ne... avant qu'elle ne s'en prenne à quelqu'un d'autre. »

Le trajet se fit dans un silence pesant, rompu seulement par les sanglots d'Inès et le bruit du moteur poussé à fond. Daphné dépassait les voitures, grillait les feux orange, ne ralentissait même pas aux stops. Elle devait rentrer. Elle devait voir sa fille. Elle devait comprendre. Elles arrivèrent devant la maison familiale en moins de dix minutes. La voiture de Corinne était garée là, dans l'allée. Elle était rentrée.

Daphné et Inès sortirent précipitamment du véhicule. Édouard ouvrit la porte avant même qu'elles n'atteignent le perron. Son visage exprima la surprise en voyant Inès dans cet état, puis l'inquiétude, puis la peur. « Daphné, qu'est-ce qui... Inès ? Mon Dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé ? - Où est Corinne ? » le coupa Daphné d'une voix dure qu'il ne lui connaissait pas. « Dans sa chambre. Elle est rentrée il y a une heure environ. Elle m'a dit qu'elle ne se sentait pas bien, qu'elle voulait se reposer. Daphné, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi Inès est dans cet état ? »

Daphné ne répondit pas. Elle passa devant lui, Inès sur ses talons. Édouard les suivit, complètement perdu, sentant que quelque chose de terrible était en train de se jouer mais ne comprenant pas quoi. Daphné monta l'escalier quatre à quatre, sa main droite posée sur son arme de service à sa ceinture. Son cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'elle avait du mal à respirer. Elle allait affronter sa fille. Elle allait pointer son arme sur son propre enfant.

Comment en était-on arrivé là ?

Elle atteignit la porte de la chambre de Corinne. Prit une grande inspiration. Poussa la porte sans frapper. Corinne était assise sur son lit, le dos contre le mur, les genoux repliés contre sa poitrine. Elle regardait par la fenêtre, le regard perdu dans le vide. Elle se tourna lentement vers elles quand la porte s'ouvrit. Son visage était étrangement calme. Presque serein. Comme si elle s'attendait à cette visite. Comme si elle savait que c'était fini.

« Maman. Inès. Vous êtes là. » Sa voix était plate, sans émotion.

Comme si elle constatait simplement un fait. Comme si elle parlait de la météo. Daphné sortit son arme, la pointa sur sa fille. Ses mains tremblaient tellement qu'elle faillit la laisser tomber. Jamais, jamais de toute sa carrière elle n'avait tremblé comme ça. Mais jamais elle n'avait dû pointer une arme sur son propre enfant.

« Ne bouge pas, Corinne. Ne bouge surtout pas. »

Édouard apparut sur le seuil, le visage blême, les yeux écarquillés d'horreur. « Daphné, qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce qui se passe ici ? Pourquoi tu pointes ton arme sur notre fille ? « Recule, Édouard. Recule maintenant. » Mais Édouard n'en fit rien. Il entra au contraire dans la chambre, regardant alternativement sa femme, sa fille, Inès qui se tenait derrière Daphné, méconnaissable dans ses haillons sanglants. « Quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe, bordel ? »

Corinne regardait l'arme pointée sur elle sans réagir. Elle ne semblait ni effrayée ni surprise. Juste... résignée. Comme si elle savait que ce moment allait arriver. Comme si elle l'attendait même. Puis elle sourit. Un sourire triste, presque doux. Le sourire de la Corinne d'avant. Celle qui n'existait plus. « Tu as trouvé le sac. J'aurais dû mieux le cacher. Mais au fond, je crois que je voulais que tu le trouves. Je crois que je voulais que ça s'arrête. »

Édouard se tourna vers sa fille, ne comprenant toujours rien.

« Quel sac ? Corinne, de quoi tu parles ? »

Mais personne ne lui répondit. Daphné regardait sa fille, l'arme toujours pointée, les larmes coulant maintenant librement sur ses joues. « Pourquoi, Corinne ? Pourquoi tu as fait ça ? Ces gens... Patrick était ton oncle. Bernard était mon ami. Lucas était le camarade d'Inès. Théo n'était qu'un gamin. Pourquoi ? »

Corinne se leva lentement. Inès recula instinctivement, se réfugiant complètement derrière Daphné. Édouard ne comprenait toujours rien mais la peur commençait à se dessiner sur son visage. Il sentait que quelque chose de monstrueux était en train de se révéler.

« Ils m'ont violée », répondit Corinne simplement, comme si c'était une évidence. « Le 17 juin. À ma fête d'anniversaire. Tous. Les dix hommes qui étaient là. Ils se sont donné le mot. Ils m'ont violée tour à tour pendant que j'étais inconsciente. Pendant que personne ne regardait. Pendant que vous buviez du champagne en bas et que vous riiez. Ils m'ont violée et personne n'a rien fait. Personne n'a rien vu. Alors ils devaient tous payer. C'était juste. C'était mérité. »

Le silence qui suivit fut absolu, assourdissant. Édouard s'était adossé au mur, le souffle coupé, le visage devenu gris. Il regardait sa fille comme s'il la voyait pour la première fois. Comme s'il ne la reconnaissait plus.

Daphné sentit quelque chose se briser en elle. Pas de la pitié. Pas encore. Juste une incompréhension totale. Comment sa fille avait-elle pu croire une chose pareille ? Comment avait-elle pu construire dans sa tête cette réalité alternative ? « Corinne... ma chérie... ma petite fille... tu es sûre ? Tu es vraiment sûre de ce qui s'est passé ce soir-là ?

-Évidemment que je suis sûre ! » hurla soudain Corinne, toute son apparente sérénité volant en éclats. Sa voix

monta dans les aigus, hystérique maintenant, les mots se bousculant dans sa bouche. « Je me souviens de leurs

visages ! Je me souviens de leurs mains sur moi ! Je me souviens de la douleur ! Je me souviens de tout !

Patrick qui me regardait avec ce sourire dégoûtant ! Théo qui ricanait ! Lucas qui... qui... »

« Stop » l'interrompit Daphné, la voix tremblante mais ferme. « Stop, Corinne. Écoute-moi. Écoute-moi vraiment. S'il y a vraiment eu un viol, surtout en réunion, s'il y a vraiment eu une agression, il en restera des traces. Même des mois après. Des traces physiques. Des cicatrices. Des lésions. On peut vérifier. Maintenant. Tout de suite. »

Corinne la fixa, déstabilisée. Son visage se décomposa légèrement. « Vérifier ? Mais... comment ? - Un examen gynécologique. Un examen médical complet. S'il y a eu viol, surtout un viol collectif comme tu le décris, il y aura forcément des traces. Le médecin les verra. Et alors je te croirai. Je croirai tout ce que tu diras. Mais il faut que tu me laisses vérifier. - Maman... «

La voix de Corinne était devenue toute petite, presque enfantine. L'espace d'un instant, Daphné revit sa petite fille de six ans qui venait se réfugier dans ses bras après un cauchemar. « Prouve-le, Corinne. Prouve-moi que tu ne délires pas. Prouve-moi que tu n'as pas tué des innocents pour un crime qui n'a jamais eu lieu. »

Corinne chancela comme si elle avait reçu un coup de poing en pleine face. Ses yeux s'écarquillèrent. Quelque chose vacilla dans son regard. Une fêlure. Un doute. Infime mais présent. « Jamais eu lieu ? » répéta-t-elle dans un souffle. « Comment... comment tu peux dire ça ?

Comment tu peux... - Alors laisse-moi appeler le médecin. Laisse-moi vérifier. S'il te plaît. »

Un long, très long silence. Corinne regardait sa mère. Puis Inès, recroquevillée derrière Daphné, méconnaissable dans ses vêtements déchirés et son visage tuméfié. Puis son père, adossé au mur, qui la fixait avec une expression d'horreur absolue. Et dans ce silence, quelque chose céda en elle. Comme un barrage qui se fissure. Une petite fissure d'abord. Puis une autre. Puis tout s'effondre.

« D'accord », murmura-t-elle finalement d'une voix brisée. « D'accord. Appelez-le. Appelez le médecin. Vous verrez que j'ai raison, que je n'ai rien inventé ! »

Daphné appela le Dr Mercier, leur médecin de famille depuis quinze ans. Un homme qui avait vu Corinne grandir, qui l'avait soignée quand elle avait la varicelle, qui avait suturé son front quand elle était tombée de vélo à huit ans. Elle lui expliqua la situation en quelques phrases brèves, cliniques. Il y eut un silence au bout du fil. Puis : "J'arrive."

Il arriva quarante-cinq minutes plus tard qui semblèrent durer des années. Quarante-cinq minutes pendant lesquelles personne ne parla. Corinne restait assise sur son lit, regardant dans le vide. Daphné gardait son arme pointée sur elle, les bras tremblant de fatigue mais ne faiblissant pas. Édouard était descendu installer Inès dans la cuisine, lui avait donné à manger, à boire, l'avait enveloppée dans une couverture. Il avait appelé les urgences pour qu'une ambulance vienne la chercher mais Inès avait refusé de partir avant de savoir. Elle voulait être là. Elle devait être là.

Le Dr Mercier arriva enfin, sa mallette noire à la main, le visage grave. Édouard le fit monter. Le médecin entra dans la chambre, regarda la scène - Daphné et son arme, Corinne sur le lit, Inès dans le couloir enveloppée dans sa couverture. Il comprit immédiatement que quelque chose de terrible se jouait ici.

« Corinne », dit-il doucement. « Ta mère m'a expliqué. Je vais t'examiner. Ça va être rapide. D'accord ? » Corinne hocha la tête, incapable de parler. Daphné resta dans la pièce pendant l'examen. Elle ne pouvait pas prendre le risque que Corinne tente quelque chose. Édouard et Inès attendirent dans le couloir.

Le Dr Mercier travailla en silence, professionnel, méthodique. Corinne fixait le plafond, les poings serrés, le visage fermé. L'examen

dura vingt minutes qui semblèrent une éternité. Puis le Dr Mercier se redressa, aida Corinne à se rhabiller. Son visage était grave, impénétrable. Il fit signe à Daphné de sortir avec lui dans le couloir.

Daphné baissa son arme mais la garda à la main. Elle suivit le médecin dehors, ferma la porte derrière elle. Édouard et Inès se rapprochèrent, tendus, attendant le verdict. Le Dr Mercier les regarda tous les trois. Puis il dit, d'une voix douce mais ferme : « Il n'y a eu aucun viol. Corinne est vierge. L'hymen est intact. Il n'y a aucune trace de pénétration, aucune cicatrice, aucune lésion, rien qui suggère une quelconque agression sexuelle. Rien du tout. Les mots tombèrent comme des pierres dans un lac silencieux. Daphné s'effondra contre le mur, les jambes coupées. Son arme lui glissa des mains et tomba sur le sol dans un bruit sourd qui la fit sursauter. Elle la ramassa machinalement, la remit à sa ceinture.

Vierge. Sa fille était vierge. Il n'y avait jamais eu de viol. Jamais. Corinne avait tout inventé. Elle avait construit dans sa tête une réalité alternative, un monde où elle était la victime et tous ces hommes étaient des monstres. Et elle y croyait. Elle y croyait vraiment, de toute son âme.

Et à cause de cette croyance, elle avait tué. Elle avait torturé. Elle avait détruit des vies.

« Comment... comment c'est possible ? » murmura Daphné d'une voix brisée. « Comment on peut croire aussi fort à quelque chose qui n'est jamais arrivé ? »

Le Dr Mercier posa une main compatissante sur son épaule.

« Un traumatisme psychologique peut créer des faux souvenirs extrêmement puissants, Daphné. Surtout si elle était réellement sous l'influence d'une substance ce soir-là. L'esprit essaie de donner du sens à un trou noir, à un vide dans la mémoire. Et parfois, pour se protéger d'une angoisse insupportable, il construit des scénarios entiers. Des scénarios qui deviennent plus réels que la réalité elle-même. Elle y croit vraiment, Daphné. Pour elle, c'est la vérité absolue. Ce n'est pas du mensonge. C'est une psychose. Une rupture complète avec la réalité. »

« Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que je peux faire ? - Elle a besoin d'aide. D'aide psychiatrique. Urgente. Ce qu'elle a fait... les meurtres... c'est le résultat d'un état psychotique profond, d'une dissociation complète de la réalité. Elle doit être internée.

Immédiatement. Dans une structure spécialisée où elle pourra être soignée, protégée. D'elle-même autant que des autres. »

« Daphné hocha la tête, les larmes coulant maintenant sans retenue sur ses joues. Édouard s'était laissé glisser contre le mur, la tête entre les mains, sanglotant comme un enfant. Inès les regardait tous les trois, encore sous le choc, incapable de vraiment comprendre ce qui se passait.

Le Dr Mercier descendit pour examiner Inès pendant que Daphné restait dans le couloir, essayant de trouver la force d'affronter à nouveau sa fille. La force de lui annoncer la vérité. La force de voir son monde s'effondrer. Finalement, elle poussa la porte et rentra dans la chambre. Corinne était toujours assise sur le lit, exactement dans la même position. Elle regardait le mur en face d'elle, très droite, les mains posées sur ses genoux. Une statue. Un mannequin. Plus tout à fait humaine. « Alors ? demanda-t-elle d'une voix plate quand Daphné entra. Qu'est-ce qu'il a dit ? »

Daphné s'approcha lentement, chaque pas lui coûtant un effort surhumain. Elle s'assit à côté de sa fille sur le lit. Prit une grande inspiration. « Corinne... ma chérie... ma petite fille... il n'y a eu aucun viol. Tu es... tu es toujours vierge. Il ne s'est rien passé ce soir-là. Rien de ce que tu crois. »

Le silence qui suivit sembla durer une éternité. Puis Corinne commença à secouer la tête. Lentement d'abord, presque imperceptiblement. Puis de plus en plus fort, de plus en plus vite, frénétiquement. « Non. Non, non, non. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas vrai. Je me souviens. Je me souviens de tout. Patrick qui me touchait. Théo qui ricanait. Lucas qui... Bernard qui... Non. Non ! - Ce sont des faux souvenirs, Corinne. Ton esprit les a créés. Ils te semblent réels. Mais ils ne le sont pas. Ils ne l'ont jamais été. «

« Non ! » Corinne se leva d'un bond, hystérique maintenant. Elle se mit à hurler, à se griffer le visage, à s'arracher les cheveux. « Je ne suis pas folle ! Ils m'ont violée ! Je sais qu'ils m'ont violée ! Je le sais ! »

Sa voix se brisa. Elle porta les mains à sa tête comme si elle essayait de l'empêcher d'exploser. Puis, soudain, une autre pensée la frappa. Une pensée encore plus terrible. « Mais alors... alors pourquoi... pourquoi j'ai fait tout ça... pourquoi j'ai tué... Patrick... Lucas... Bernard... Oh mon Dieu. Oh mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? »

La vérité la frappa de plein fouet comme un train lancé à pleine

vitesse. Ses jambes se dérobèrent. Elle tomba à genoux sur le sol de sa chambre, le regard vide, perdu dans un abîme que personne ne pouvait sonder. « J'ai tué des innocents. J'ai mutilé des innocents. Théo ne marchera plus jamais normalement. Patrick est mort. Lucas est mort. Amélie... cette pauvre infirmière qui n'avait rien fait... Bernard... l'ami de maman... Tous innocents. Tous. Et moi je... je...

Et elle se mit à hurler. Un hurlement animal, primitif, déchirant, qui venait du plus profond de son être. Le hurlement de quelqu'un dont toute la réalité, toute la raison d'être, toutes les certitudes viennent de s'effondrer en quelques secondes. Elle hurlait et elle ne pouvait plus s'arrêter. Les hurlements se transformèrent en sanglots hystériques, puis à nouveau en hurlements. Elle se griffait le visage, s'arrachait les cheveux, se frappait la tête contre le sol, se jetait contre les murs.

Édouard et le Dr Mercier montèrent précipitamment, alertés par les cris. Il fallut les efforts conjugués d'Édouard et de Daphné pour maintenir Corinne pendant que le médecin préparait une seringue. Un sédatif puissant. Le même qu'elle avait utilisé sur Inès, ironiquement.

Le Dr Mercier enfonça l'aiguille dans le bras de Corinne et appuya sur le piston. Peu à peu, les hurlements cessèrent. Les sanglots s'espacèrent. Corinne se calma, son corps devint mou, tout son poids reposant maintenant sur ses parents qui la soutenaient.

Ils l'allongèrent doucement sur le lit. Ses yeux étaient ouverts mais elle ne regardait plus rien. Elle avait basculé quelque part où personne ne pouvait la suivre. Un endroit où la réalité ne pouvait plus l'atteindre. Un refuge contre l'horreur insupportable de ce qu'elle avait fait.

« Catatonie », diagnostiqua le Dr Mercier d'une voix grave. Son esprit s'est déconnecté pour se protéger de la vérité.

C'est un mécanisme de défense extrême. Il faut l'hospitaliser. Maintenant. Dans une structure psychiatrique sécurisée. Daphné appela Lacroix. Elle lui expliqua tout. Sa voix était blanche, détachée, comme un robot récitant des faits. Lacroix écouta en silence. Puis il dit simplement : "On arrive."

Une ambulance arriva vingt minutes plus tard, accompagnée de deux voitures de police. Corinne fut emmenée sur une civière, menottée par mesure de sécurité même si elle ne réagissait plus à rien. Ses yeux ouverts fixaient le plafond sans le voir.

Daphné la regarda partir, cette fille qu'elle ne reconnaissait plus, cette

étrangère qui avait remplacé sa douce Corinne. Elle regarda l'ambulance s'éloigner dans la rue, gyrophares allumés, sirène hurlante. Et quelque chose se brisa définitivement en elle. Édouard était effondré sur le canapé du salon, la tête entre les mains, pleurant comme il n'avait jamais pleuré de sa vie. Inès, enveloppée dans sa couverture, regardait la scène sans vraiment la voir, encore sous le choc, tremblant de tous ses membres.

Et dans le silence de la maison qui semblait soudain immense et vide, Daphné prit lentement conscience que rien ne serait plus jamais comme avant. Leur famille venait de se briser en mille morceaux. Et aucune force au monde ne pourrait la recoller. Cette nuit-là, Daphné dormit dans la chambre d'amis. Elle ne pouvait pas supporter l'idée de partager le lit conjugal avec Édouard. Pas maintenant. Peut-être plus jamais. Parce qu'au fond d'elle, une petite voix cruelle murmurait : "Tu aurais dû voir. Tu es flic. C'est ton métier de voir. Et tu n'as rien vu."

Et cette voix avait raison. Elle n'avait rien vu.

Épilogue : Six mois plus tard

L'hôpital psychiatrique de Sainte-Anne se dressait comme une forteresse de briques rouges au milieu d'un parc centenaire. Les grands arbres dénudés par l'hiver ressemblaient à des squelettes tendant leurs branches vers le ciel gris de Paris. Inès franchit le portail principal avec appréhension, serrant nerveusement son sac contre elle. Elle venait voir Corinne.

Six mois. Six mois s'étaient écoulés depuis cette nuit terrible. Six mois pendant lesquels Inès avait essayé de reconstruire sa vie, morceau par morceau, comme on assemble un puzzle dont la moitié des pièces ont été perdues.

Les premiers jours avaient été les pires. L'hôpital d'abord, où on l'avait gardée une semaine entière. Perfusions pour la déshydratation. Antibiotiques pour les plaies infectées aux poignets et aux chevilles. Examens en tout genre. Et surtout, les questions. Les policiers qui voulaient tout savoir, tout comprendre. Lacroix, patient et compatissant, qui l'avait interrogée pendant des heures. Elle leur avait tout raconté. La cave. Les cordes. La soif terrible. La peur. Les paroles de Corinne sur le viol collectif qui n'avait jamais eu lieu. Son évasion avec le tesson de bouteille.

Puis était venue la thérapie. Trois fois par semaine au début. Le Dr Arnault, une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris et au regard doux, l'aidait à démêler l'écheveau de ses émotions. La culpabilité absurde de n'avoir rien vu venir. La colère contre Corinne qui l'avait trahie de la pire des façons. La tristesse pour cette amitié perdue, pour cette complicité de dix-huit ans réduite en cendres. Et par-dessus tout, la peur. Cette peur viscérale qui la réveillait la nuit en sueur, persuadée d'être encore attachée dans cette cave humide.

Les cauchemars étaient le pire. Ils revenaient presque chaque nuit. Parfois elle rêvait qu'elle n'avait jamais réussi à s'échapper, que personne ne l'avait trouvée, qu'elle était morte de soif dans cette cave. D'autres fois, c'était pire encore : elle rêvait que Corinne revenait la chercher, un couteau à la main, ce sourire terrible sur les lèvres. Elle se réveillait en hurlant, trempée de sueur, incapable de se rendormir.

Sa famille avait été merveilleuse. Ses parents l'avaient choyée et entourée. Ils ne posaient pas trop de questions, ne la brusquaient pas. Ils étaient juste là, présents, attentifs. Son père lui préparait ses plats préférés. Sa mère la serrait dans ses bras quand les crises d'angoisse la

submergeaient. Petit à petit, centimètre par centimètre, elle réapprenait à vivre.

Elle avait même repris les cours à la fac le mois dernier. Pas à plein temps, juste quelques heures par semaine. C'était dur de se concentrer. Dur d'être au milieu des autres étudiants qui riaient, qui parlaient de choses normales, qui vivaient des vies normales. Elle avait l'impression d'être une extraterrestre débarquée sur une planète qu'elle ne comprenait plus.

Et puis il y avait le procès qui se profilait. Enfin, pas vraiment un procès. Corinne avait été déclarée pénalement irresponsable. La catatonie, le diagnostic psychiatrique sans appel, les expertises qui toutes concluaient à une psychose dissociative majeure. Elle ne serait pas jugée. Elle serait internée, probablement à vie, dans une unité pour malades dangereux.

Inès ne savait pas ce qu'elle en pensait. Une partie d'elle voulait que Corinne soit punie, enfermée dans une cellule, qu'elle paie pour ce qu'elle avait fait. Mais une autre partie, celle qui se souvenait de la petite fille de sept ans avec qui elle dansait, savait que Corinne était autant une victime que les autres. Victime de son propre esprit malade.

Elle n'avait pas revu Corinne depuis cette nuit. Elle ne savait même pas si elle voulait la revoir. L'idée seule lui donnait la nausée. Mais le Dr Arnault, qui s'occupait aussi de Corinne à Sainte-Anne, avait insisté. "Corinne est sortie de la catatonie il y a trois semaines," lui avait-elle expliqué lors de leur dernière séance. "Elle ne se souvient de rien. Absolument rien. Ni des meurtres, ni de la séquestration, juste de qui elle était avant. C'est comme si son esprit avait tout effacé pour se protéger. On lui a raconté ce qu'elle avait fait. L'horreur. Les morts. La folie. Elle vit maintenant avec cette honte écrasante, cette culpabilité pour des actes qu'elle ne se souvient même pas avoir commis. C'est... c'est terrible à voir."

"Pourquoi vous me racontez ça?" avait demandé Inès, la gorge nouée.

"Parce que je pense que vous pourriez l'aider. Pas à guérir, non, je ne pense pas qu'elle guérira jamais vraiment. Mais peut-être à accepter. À comprendre. Vous étiez sa meilleure amie. Vous la connaissiez mieux que quiconque. Et vous êtes la seule personne qui pourrait lui dire la vérité sur ce qui s'est vraiment passé le 17 juin."

"La vérité?"

"Oui. L'enquête a continué après son internement. Nous avons interrogé tout le monde, encore et encore. Et quelqu'un a fini par craquer." C'est comme ça qu'Inès avait appris pour Julien. Le cousin de quinze ans. L'adolescent maladroit submergé par ses hormones. Celui qui avait trouvé Corinne évanouie dans sa chambre et qui en avait profité. Pas de viol au sens strict. Pas de pénétration. Juste des attouchements. Une masturbation. Une éjaculation sur ses cuisses. Puis la fuite, terrifié par ce qu'il venait de faire, sans imaginer une seule seconde les conséquences catastrophiques de son acte.

Julien avait craqué lors du premier interrogatoire. Il s'était effondré en larmes, avait tout avoué. La culpabilité le rongeait depuis des mois. Il n'avait pas pu supporter plus longtemps.

"Je pense qu'elle a besoin de savoir," avait dit le Dr Arnault. "Qu'il n'y a jamais eu de viol collectif. Qu'il n'y a jamais eu dix hommes. Juste un adolescent stupide qui a fait quelque chose d'horrible mais qui ne méritait certainement pas... tout ce qui a suivi."

Et c'est pour ça qu'Inès était là maintenant, devant les portes de Sainte-Anne, se demandant si elle avait la force de revoir son ancienne amie. La force de lui dire la vérité. Elle prit une grande inspiration et poussa les lourdes portes vitrées. L'intérieur de l'hôpital était étrangement banal. Des couloirs blancs aseptisés. Des portes numérotées. Des infirmières en blouse qui allaient et venaient. Ça aurait pu être n'importe quel hôpital si ce n'était les barreaux aux fenêtres et les portes qui se verrouillaient automatiquement derrière vous.

Une infirmière l'escorta à travers plusieurs sas de sécurité. Portes blindées. Codes à taper. Regards scrutateurs du personnel. Inès sentait son cœur battre de plus en plus fort à mesure qu'elle approchait du but. Enfin, elles arrivèrent devant une petite salle de visite meublée simplement : deux fauteuils, une table basse, une fenêtre grillagée qui donnait sur le parc. Corinne était déjà là, assise sur un des fauteuils, regardant par la fenêtre sans vraiment voir.

Elle avait tellement changé qu'Inès faillit ne pas la reconnaître. Elle avait maigri. Beaucoup. Son visage était creusé, ses pommettes saillantes, ses yeux enfoncés dans leurs orbites. Ses cheveux, autrefois longs et brillants, avaient été coupés très court, presque ras. Une coupe réglementaire, pratique, qui lui donnait un air de garçon malade. Elle portait un survêtement gris informe, trop grand pour elle. Ses mains étaient posées sur ses genoux, parfaitement immobiles.

Mais c'était toujours Corinne. Son amie d'enfance. Sa sœur de cœur. Celle avec qui elle avait partagé tant de choses.

L'infirmière se retira discrètement, refermant la porte derrière elle mais restant visible à travers la vitre, par mesure de sécurité. Inès entra lentement dans la pièce. Corinne tourna la tête vers elle. Leurs regards se croisèrent. Pendant un instant, rien. Puis une lueur de reconnaissance passa dans les yeux de Corinne. "Inès," dit-elle d'une voix plate, sans émotion. "Salut Corinne."

Inès s'assit sur le fauteuil en face, ne sachant pas quoi dire, comment commencer. Un silence pesant s'installa entre elles. Le genre de silence qu'il n'y avait jamais eu avant, quand elles étaient amies. Elles pouvaient parler pendant des heures sans jamais s'ennuyer, sans jamais manquer de sujets. Maintenant, le silence était un gouffre infranchissable.

"On m'a dit ce que je t'ai fait," murmura finalement Corinne, brisant le silence. Sa voix était blanche, détachée, comme si elle parlait de quelqu'un d'autre. "On m'a dit que je t'ai séquestrée. Que je t'ai presque laissée mourir de faim et de soif dans une cave. Que j'ai failli te tuer. Que..."

"Ne parlons pas de ça," la coupa Inès doucement. "Comment je peux ne pas en parler?" La voix de Corinne monta légèrement, une pointe d'émotion perçant enfin à travers le détachement. "Comment je peux vivre avec ça? Avec ce qu'on m'a raconté?" Inès ne répondit pas. Parce qu'elle ne savait pas. Elle-même se posait la même question chaque nuit quand les cauchemars la réveillaient.

"Ils m'ont tout raconté," continua Corinne, les yeux fixés sur ses mains. "Théo que j'ai mutilé. Il ne marchera plus jamais normalement. Les médecins ont essayé de reconstruire ses genoux mais c'est impossible. Il est en fauteuil roulant maintenant. À vingt-deux ans. À cause de moi." Elle se tut, comme si elle essayait d'absorber cette information, de la faire entrer dans sa tête. "Patrick. Mon oncle. Je l'ai empoisonné. Je l'ai regardé mourir. Ils m'ont dit que je l'ai regardé mourir sans rien faire." Sa voix se brisa légèrement. "Lucas. Je suis entrée dans sa chambre d'hôpital. Je lui ai injecté du poison dans sa perfusion. Et Amélie... cette pauvre infirmière qui passait juste par là. Elle avait vingt-cinq ans. Elle venait de se fiancer. Elle devait se marier en juin. Elle est morte parce qu'elle est entrée dans une chambre au mauvais moment. À cause de moi." Les larmes commençaient à couler maintenant sur ses joues creuses. "Bernard. L'ami de maman. Je l'ai piégé. Je l'ai drogué. Je l'ai tué avec du

monoxyde de carbone. C'est tellement... tellement horrible. Comment j'ai pu faire ça? Comment?"

« Parce que tu étais malade," dit Inès doucement. "Parce que ton esprit t'a fait croire à quelque chose qui n'était pas réel." "Mais je ne me souviens de rien!" cria presque Corinne. "C'est comme si on me parlait de quelqu'un d'autre! Comme si on me racontait un film d'horreur! Mais c'était moi! C'était vraiment moi!"

Elle enfouit son visage dans ses mains, sanglotant maintenant sans retenue. "J'aimerais mieux être morte. J'aimerais vraiment, vraiment mieux être morte. Chaque matin quand je me réveille et que je me souviens de ce qu'on m'a raconté, je me demande pourquoi je suis encore en vie. Pourquoi je n'ai pas le courage de... de..." "Ne dis pas ça," l'interrompit fermement Inès.

"Pourquoi? C'est la vérité." Corinne releva la tête, son visage ravagé par les larmes. "Ma mère ne vient plus me voir. Ça fait deux mois qu'elle n'est pas venue. Mon père non plus. Ils ne supportent plus de me regarder. Ils ont divorcé, tu le sais? À cause de moi. Ils se déchiraient, se reprochaient mutuellement de n'avoir rien vu. Leur couple n'a pas survécu. Vingt-cinq ans de mariage, détruits. À cause de moi."

Inès savait. Elle avait croisé Daphné une fois au supermarché. Daphné avait tellement vieilli en six mois qu'Inès l'avait à peine reconnue. Ses cheveux avaient blanchi, son visage s'était creusé, son regard était éteint. Elle avait démissionné de la police. Elle ne pouvait plus continuer, avait-elle expliqué. Pas après avoir pointé son arme sur sa propre fille. Elle travaillait maintenant comme agent de sécurité dans un centre commercial. Un boulot tranquille où elle n'avait pas à réfléchir, pas à enquêter, pas à voir le pire de l'humanité.

Édouard avait déménagé dans un studio à Paris. Il enseignait toujours à Nanterre mais il avait pris un congé sabbatique. Il ne pouvait pas faire face aux regards de ses collègues, de ses étudiants. Tout le monde savait. L'affaire avait fait la une de tous les journaux. "La tueuse en série de Saint-Germain." "L'étudiante modèle qui massacrait ses proches." "Le viol imaginaire qui a mené au carnage."

Les médias s'en étaient donné à cœur joie. Les chaînes d'info en continu avaient passé et repassé les mêmes images. La maison familiale filmée de loin. La photo de Corinne extraite du trombinoscope de l'université. Les témoignages de voisins qui tous disaient la même chose : "Une fille si gentille, si normale. On ne se

serait jamais douté de rien."

"Corinne," dit Inès après un long silence. "Il y a quelque chose que tu dois savoir. Sur ce qui s'est vraiment passé le 17 juin." Corinne releva la tête, les yeux rouges et gonflés. « Qu'est-ce que tu veux dire?" "L'enquête a continué après ton internement. Ils ont interrogé tout le monde. Encore et encore. Ton cousin Julien... il a fini par craquer." Corinne fronça les sourcils, ne comprenant manifestement pas où Inès voulait en venir.

"Julien? Mais il n'avait que quinze ans le soir de la fête..."

"C'est lui," dit Inès doucement, chaque mot lui coûtant un effort terrible. "C'est Julien qui t'a touchée ce soir-là. Personne d'autre. Juste lui." Elle lui raconta alors. Lentement. Douloureusement. Choisissant ses mots avec soin, consciente que chaque phrase était une bombe qui explosait dans l'esprit fragile de Corinne.

Comment Julien avait trouvé Corinne évanouie dans sa chambre après avoir trop bu. Comment l'adolescent, submergé par ses hormones et son absence totale de freins moraux, en avait profité. Comment il avait soulevé sa robe, baissé sa culotte, l'avait touchée, s'était masturbé sur elle. Avait éjaculé sur ses cuisses. Puis était reparti terrifié par ce qu'il venait de faire, sans jamais imaginer les conséquences.

"Il n'y a jamais eu de viol au sens strict," conclut Inès, la voix tremblante. "Pas de pénétration. C'est pour ça que tu es toujours vierge. Il n'y a jamais eu de viol collectif. Il n'y a jamais eu dix hommes. Juste un adolescent stupide et immature qui a fait quelque chose d'horrible, quelque chose d'impardonnable, mais quelque chose qui ne méritait certainement pas... tout ce qui a suivi."

Le silence qui suivit fut absolu. On aurait pu entendre une mouche voler. Corinne regardait Inès, parfaitement immobile, le visage vide d'expression. Puis, très lentement, quelque chose commença à se fissurer dans son regard. Julien," répéta-t-elle dans un murmure presque inaudible. "Juste... juste Julien..."

Et soudain, ce fut comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur. Quelque chose se brisa définitivement en elle. Son visage se vida de toute expression. Ses yeux se fixèrent sur un point invisible devant elle. Son corps se raidit, devint rigide comme une statue. Elle ne bougeait plus. Ne clignait plus des yeux. Sa respiration devint à peine perceptible. Catatonie. "Non," murmura Inès, horrifiée. "Non,

non, non. Corinne, reste avec moi. Corinne!"

Mais Corinne était partie. Elle était retournée dans cet endroit où son esprit se réfugiait quand la réalité devenait trop insupportable pour être affrontée. Un endroit sombre et silencieux où rien ne pouvait plus l'atteindre. Inès se leva précipitamment, courut vers la porte, l'ouvrit en grand. "Aidez-la! Elle ne répond plus! Faites quelque chose!" L'infirmière entra en courant, suivie rapidement par deux autres soignants. Ils s'approchèrent de Corinne, vérifièrent ses pupilles, prirent son pouls. L'un d'eux partit en courant chercher le Dr Arnault.

Le médecin arriva quelques minutes plus tard, le visage grave. Elle examina rapidement Corinne, puis se tourna vers Inès. "Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce que vous lui avez dit?" "Je... je lui ai dit la vérité. Sur Julien. Sur ce qui s'est vraiment passé. Vous m'aviez dit qu'elle avait besoin de savoir et..."

"Sortez," ordonna le Dr Arnault d'un ton sec. "Sortez maintenant." Inès obéit, les jambes tremblantes. Elle sortit dans le couloir, s'adossa au mur, incapable de tenir debout plus longtemps. Dans la salle de visite, elle pouvait voir les soignants s'affairer autour de Corinne. Ils essayaient de la faire réagir, de la ramener. Mais Corinne restait figée, les yeux dans le vide, partie très loin d'ici.

Le Dr Arnault la rejoignit dix minutes plus tard. Son visage était fermé. "Elle est retombée en catatonie. Complètement. Plus profonde encore que la première fois." "Est-ce qu'elle... est-ce qu'elle va s'en remettre?" Le médecin hésita longuement avant de répondre. "Je ne sais pas. Peut-être. Ou peut-être qu'elle restera comme ça. Certains patients ne reviennent jamais. La culpabilité est trop lourde à porter. Le choc trop violent. Le cerveau préfère se déconnecter plutôt que d'affronter l'horreur." "Mon Dieu... qu'est-ce que j'ai fait?"

"Vous lui avez dit la vérité. C'est ce que je vous avais demandé de faire. Je pensais que ça l'aiderait à..." Elle secoua la tête. "Je me suis trompé. J'aurais dû savoir que son esprit ne pourrait pas l'accepter. Pas maintenant. Peut-être jamais." Inès sentit les larmes couler sur ses joues. Elle venait de condamner définitivement son amie d'enfance. En essayant de l'aider, elle l'avait détruite.

Le Dr Arnault la raccompagna jusqu'à la sortie. Avant de partir, Inès demanda : "Qu'est-ce qui va lui arriver maintenant?" "On va continuer à essayer de la ramener. Thérapie intensive. Médicaments. Électrochocs peut-être, si rien d'autre ne fonctionne. Mais honnêtement... je ne sais pas. Son esprit s'est brisé en trop de

morceaux. Je ne suis pas sûre qu'on puisse les recoller."

Inès sortit de l'hôpital et se retrouva dans la lumière grise d'un après-midi d'avril. Le printemps commençait à pointer, les bourgeons apparaissaient sur les arbres du parc. La vie continuait, indifférente aux tragédies humaines. Elle marcha jusqu'à la station de métro, le cœur lourd, les larmes séchant sur ses joues. Autour d'elle, les gens vaquaient à leurs occupations. Un couple qui riait. Une mère avec une poussette. Des lycéens bruyants. Des vies normales. Des gens qui ne savaient rien de l'horreur qui se jouait derrière les murs de Sainte-Anne.

Quelque part dans une chambre blanche aux fenêtres grillagées, Corinne Dubois-Mercier fixait le plafond sans le voir. Prisonnière de son propre esprit. Prisonnière de l'horreur de ce qu'elle avait fait. Prisonnière pour toujours de ses faux souvenirs et de ses crimes bien réels.

Théo Bergeron passait ses journées en fauteuil roulant. À vingt-deux ans, sa vie de sportif était terminée. Les douleurs chroniques le réveillaient chaque nuit. Il avait dû abandonner ses études, incapable de se concentrer. Il vivait chez ses parents qui le regardaient avec une pitié qu'il ne supportait plus. Parfois, il pensait au suicide. Mais il n'avait pas le courage d'aller jusqu'au bout.

Patrick Lemoine était mort, laissant derrière lui une veuve qui se demandait encore pourquoi. Sylvie avait sombré dans la dépression. Elle ne comprenait pas. Patrick était loin d'être parfait, certes, mais il ne méritait pas ça. Personne ne méritait ça.

Lucas Moreau était mort. Ses parents avaient intenté un procès civil contre la famille Dubois-Mercier. Pas pour l'argent. Juste pour que quelqu'un paie. Mais on ne peut pas poursuivre une folle en justice. Le procès avait été abandonné. Leur fils était mort et personne ne paierait jamais.

Amélie Rousseau, l'infirmière, était morte. Sa famille pleurait encore cette jeune femme pleine de vie qui voulait juste aider les gens. Son fiancé avait déménagé loin de Paris, incapable de supporter les souvenirs. Il ne s'était jamais remis.

Bernard Tessier était mort, laissant derrière lui deux filles qui ne parlaient plus à Daphné. Elles lui en voulaient. Comment elle n'avait rien vu? Comment sa propre fille avait pu tuer leur père sous son nez?

Quatre morts. Un mutilé. Des familles détruites. Des vies brisées. Et

tout ça pour rien. Pour un crime qui n'avait jamais eu lieu tel qu'imaginé. Pour un viol collectif qui n'existait que dans la tête malade d'une jeune fille de dix-neuf ans.

La tragédie parfaite. L'horreur absolue.

Julien Dubois-Mercier avait dix-sept ans maintenant. Il vivait un enfer depuis qu'il avait avoué. Ses parents le regardaient avec dégoût. Ses sœurs refusaient de lui parler. Il avait été placé sous contrôle judiciaire, assigné à résidence chez ses parents en attendant sa majorité. À dix-huit ans, il passerait devant un juge. Pour agression sexuelle sur personne vulnérable.

Mais ce n'était rien comparé au poids de la culpabilité. Quatre morts. Un mutilé. Tout ça parce qu'il avait cédé à ses pulsions adolescentes une nuit de juin. Si seulement il avait pu remonter le temps. Si seulement il avait résisté. Si seulement... Mais on ne peut pas remonter le temps. On ne peut pas défaire ce qui a été fait. Il pensait souvent au suicide. Ses parents avaient dû cacher tous les objets tranchants, tous les médicaments. Ils le surveillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais un jour, ils baisseraient leur garde. Et ce jour-là...

Inès continua sa thérapie. Les cauchemars s'espacèrent lentement. Elle réussit à terminer son année universitaire. Ses notes n'étaient pas brillantes mais elle avait validé. C'était déjà ça. Elle essayait de reconstruire sa vie. D'avancer. De ne pas regarder en arrière. Mais parfois, tard le soir, elle repensait à Corinne. À la petite fille qu'elle avait connue. À l'adolescente avec qui elle avait partagé tant de secrets. À cette amitié de dix-huit ans qui s'était terminée dans une cave humide avec des cordes et la trahison.

Juste l'histoire d'une jeune fille qui s'appelait Corinne et qui, une nuit de Juin, avait bu un verre de trop et dont le monde s'était effondré. Et avec lui, le monde de tous ceux qui l'entouraient.